

OBSERVATIONS

SUR

LE MAGNÉTISME

ANIMAL,

Par M. D'ESLON, (Ch. 2°)

Docteur-Régent de la Faculté de Médecine
de Paris, & Premier Médecin Ordinaire
de Monseigneur le Comte D'ARTOIS.



A L O N D R E S ;

Et se trouve

A C A R L S R O U H E ,

Chez M I C H E L M A K L O T ,
Libraire & Imprimeur de la Cour.

M. DCC. LXXXI.

M

OBSERVATIONS

SUR

LE MAGNÉTISME

ANIMAL *



LE titre de cet Ecrit annonce suffisamment son objet; mais je dois prévenir que j'ai un double intérêt à fixer les opinions répandues dans le monde sur le Magnétisme Animal. Le premier est celui de la vérité: le second est le mien propre.

* Ceux qui désireront avoir sur cette matière les lumières dont elle est susceptible, peuvent lire le Mémoire ayant pour titre: *Mémoire sur le Magnétisme Animal, par M. Mesmer, Docteur en Médecine de la Faculté de Vienne.* A GENEVE. Se trouve à Carlsruhe chez MICHEL MAKLOT Libraire & Imprimeur de la cour. 1781.

A

6 *Observations*

On a diversément interprété mes relations avec M. Mesmer. Cela doit être ainsi. Chacun, suivant son caractère ou sa façon de penser, a loué ou blâmé dans ma conduite ce qu'il y trouvoit digne de louanges ou de blâme.

Quant à moi, je crois en avoir agi fort simplement. Dans l'origine, j'ai entendu citer des faits très-extraordinaires, mais en même-temps très-intéressans. J'ai mieux aimé les examiner que les dédaigner: l'occasion m'a été favorable: j'en ai profité: j'ai vu: je vois; & je dis tout uniment ce que je vois & ce que j'ai vu.

En vain je m'interroge moi-même sur cet objet dans le secret de mon cœur; j'en reviens toujours à me dire que je ne trouve rien de plus simple que ma conduite. Il n'est même pas en moi de concevoir qu'on en puisse tenir une autre.

Laiſſons pour le moment les dénominations méprisantes dont peuvent m'honorer

sur le Magnétisme animal. 7

ceux qui n'ont pas d'autre ressource. Qu'ils disent de moi ce qu'ils voudront. J'ai de quoi me consoler.

Que le monde vraiment poli est aimable! avec quelle douceur, quelle urbanité, quelle noblesse & quelle délicatesse, certaines Personnes blâment ce qu'elles n'approuvent pas! faut-il le dire? J'ai ressenti plusieurs fois une satisfaction intérieure à être désapprouvé par elles. Quoi? me disois-je tout bas: ces mêmes gens me loueront un jour! Ah! si la simple honnêteté pouvoit exiger une récompense, elle n'en imagineroit certainement pas de plus flatteuse.

Je présente cet écrit à tous ceux qui, aimant la vérité pour la vérité, ne cherchent pas à se la déguiser pour le vain & triste plaisir de se croire ou de se dire au-dessus des notions communes.

Je ne leur demande pas de croire parce que je leur dis que je crois; mais j'attens

de leur sagesse qu'ils ne préféreront pas des négations, hasardées, timorées, ou de mauvaise foi, à mes assertions positives & sans détour.

J'attens de leurs lumières qu'ils s'apercevront que je ne parle pas avec légèreté, puisque je m'exprimerai avec assez de détail pour les mettre à portée de juger par eux-mêmes, autant que l'on peut juger sur la parole d'autrui.

J'attens de la solidité de leur jugement qu'il ne balanceront pas à décider que je serois extrêmement coupable si, dans une matière aussi importante, j'avois pris de propos délibéré tant de peine pour les tromper, sans autre intérêt que celui de les tromper ou de faire parler de moi.

J'attens de leur justice qu'avant de donner dans cet extrême, ils pèseront qui je suis, ou qui je puis être.

Je suis Médecin. Par état, la matière que je traite est de ma compétence. Par état,

sur le Magnétisme animal. 9

je dois m'occuper de tout ce qui tient à la conservation & à la santé de mes semblables. Par état, je suis placé pour connoître l'insuffisance des moyens usités en Médecine. Par état, je dois avoir le sentiment profond des misères humaines. Comme homme & comme Médecin elles ne peuvent m'être indifférentes.

Je ne dirai pas que toutes ces considérations m'imposent autant de devoirs sacrés. Ce langage très-respectable dans son principe, a été employé si souvent & tellement hors de propos, qu'il est usé jusqu'au ridicule; mais je dirai que ces considérations & de semblables ont toujours eu le plus grand empire sur mon esprit.

Par ces motifs, je me suis fort occupé pendant longues années des moyens les plus propres à écarter de la Médecine les abus qui s'y sont introduits. Enfin il y a environ six mois que j'ai conçu la ferme résolution de rédiger mes idées par écrit, de manière à pouvoir

être mises sous les yeux du Public. Je me suis mis au travail mais ce travail, subordonné à des occupations journalières qu'il m'auroit été impardonnable de négliger, a été infiniment retardé par l'attention suivie que j'ai donnée aux traitemens de M. Mesmer: en sorte qu'en six mois j'ai à peine fait l'ouvrage de six jours.

J'avois remis au moment de la publication de cet Ouvrage ce que j'avois à dire sur le Magnétisme animal. Je pensois qu'une matière serviroit d'appui & peut-être d'excuse à l'autre; mais les retardemens que j'éprouve nécessairement me forcent à séparer ces deux objets. Ce qu'on va lire n'est donc qu'un morceau détaché d'un plus grand Ouvrage. C'étoit à peu de chose près la moitié de la Préface. Je ne fais que la transcrire ici en y ajoutant les reflexions précédentes, & en me permettant de donner à mes idées une extension qui auroit été insoutenable pour une Préface.

Des Personnes qui ont bien voulu me témoigner quelque intérêt, m'ont insinué plu-

sur le Magnétisme animal. II

siens fois qu'en une circonstance aussi publique de ma vie, il étoit étonnant que je ne rendisse pas un compte public de ma conduite. Je conviens avoir éludé de répondre positivement. Dans le fait, je travaillois dès-lors à leur témoigner le cas que je fais de leurs conseils, & j'espère que cette explication les satisfera.

Après ce préambule, que je ne crois pas hors de propos, j'entre en matière.

Jamais, au premier coup-d'œil, découverte n'a tant prêté que celle du Magnétisme animal à l'incrédulité, au ridicule, aux sarcasmes, aux raisonnemens, aux plaisanteries de toute espèce. Les vrais & les faux savans, les gens instruits, les ignorans & le peuple, devoient se révolter également à la proposition de guérir des maladies par la vue & l'attouchement.

Avant d'aller plus loin, je crois à propos d'observer pour la clarté de ce qui va suivre, que l'on s'exprime imparfaitement, lorsqu'on

dit que M. Mesmer guérit des maladies par la vue & l'attouchement. Ici la vue & l'attouchement ne font rien par eux-mêmes: ils font de simples conducteurs du Magnétisme animal, principe qui, selon toutes les apparences, existe dans la Nature avec toutes ses propriétés, mais qui n'agit qu'à l'aide d'une direction particulière. Cette direction, M. Mesmer, quand bon lui semble, peut la donner au Magnétisme animal, au moyen de conducteurs variés & à son choix, tels que le corps animal, un bâton, une barre de fer, l'aimant, l'électricité, la réflexion de la lumière, le son, le verre, le fil, &c. C'est ainsi que nous dirigeons le feu électrique par des machines & des conducteurs que nous avons reconnus propres à cet effet.

Sous cet aspect raisonné, le Magnétisme animal ne cesse pas d'être une singularité piquante, mais il cesse d'être une singularité bizarre. En effet, d'un côté l'analogie démontre la possibilité de son existence particulière & de ses rapports particuliers: d'un autre côté, l'expérience prouve que ses rapports, ses

effets & ses conducteurs ne sont pas les mêmes que ceux de l'Électricité; ou du moins que ses principaux phénomènes nous sont inconnus dans l'Électricité.

Par exemple, M. Mesmer impregné, je ne sais comment, du Magnétisme animal se livre à toutes les actions ordinaires de la vie; & cependant on ne s'apperçoit pas que chez lui l'activité du principe souffre de la diminution. En tout tems & en tous lieux, j'ai toujours vu ce Médecin prêt à produire le Magnétisme. Non seulement il le porte partout, mais on diroit qu'il le laisse & le reprend quand il lui plaît. Certainement on ne voit rien de pareil dans l'Électricité.

M. Mesmer porte-t-il sur lui quelque matière propre à renouveler l'action de son principe quand il en a besoin? C'est une question qui m'a été faite bien souvent. J'ai toujours répondu & je réponds encore avec vérité que je n'ai rien apperçu de semblable. L'on ne doit pas m'accuser de chercher à en imposer à ce sujet; car si j'étois dans le cas de savoir

quelque chose que je ne voulusse pas dire, il ferait très simple de me taire.

Quoiqu'il en soit, les premiers rapports qui se répandirent dans le Public sur ce procédé nouveau n'étoient pas de nature à l'accréditer. On racontoit que M. Mesmer, par la seule direction de ses yeux, de son doigt, de sa canne, ou d'une simple baguette, caufoit une sensation remarquable aux Personnes qui le consultoient, & qu'au son des instrumens, il faisoit ressentir des impressions très-vives. Cela étoit vrai; mais il faut convenir que rien ne ressemble davantage à des tours de passe-passe, & qu'il étoit bien permis d'être incrédule.

Si l'on veut ajouter à cela que la première action du principe de M. Mesmer n'est pas toujours très-sensible, & même que certaines organisations s'y freusent absolument, on se rendra compte de la diversité des opinions chez les Personnes que la simple curiosité rapprochoit de M. Mesmer. Car parmi ceux qui ressentoient des impressions ré-

elles mais légères, s'il en étoit de convaincus, il en étoit aussi qui craignoient leur imagination prévenue. Quant à ceux qui n'éprouvoient rien, ils devoient se croire en droit de nier la vérité du fait. Voilà donc plusieurs voix raisonnablement établies dans le Public; & il est hors de doute, que la balance devoit y pencher défavorablement pour M. Mesmer.

Cependant, malgré ces défavantages marqués, il me semble que les Physiciens devoient suspendre leur jugement. Associé à deux Corps célèbres dans les Sciences, M. Mesmer ne pouvoit être un homme de nulle considération pour des Savans. Il avoit pris la peine d'adresser aux principales Académies de l'Europe, le Précis de son système, & il avoit comparé les effets du Magnétisme animal sur les corps animés, aux effets de l'Aimant & de l'Electricité sur d'autres corps connus. Rien, ai-je déjà insinué, de moins révoltant pour des hommes accoutumés à faire agir les ressorts de ces deux derniers principes, que l'hypothèse d'un troisième.

Cette supposition, purement envisagée comme système ingénieux, ne pouvoit choquer, qu'autant qu'elle auroit été donnée pour certaine, quoique dénuée de preuves. Or, M. Mesmer offroit des preuves.

Je suis tellement assuré, disoit-il, de l'existence de mon principe, que je puis me servir & me passer également de l'Aimant & de l'Electricité pour le conduire: je puis m'en imprégner & me l'approprier, en imprégner d'autres & le leur approprier: je puis le faire sentir à une distance éloignée sans le secours d'aucun intermédiaire: je puis l'accumuler, le concentrer & le transporter: je puis l'augmenter & le faire réfléchir par les glaces comme la lumière, le communiquer, le propager & l'augmenter par le son. J'observe à l'expérience l'écoulement d'une matière dont la subtilité pénètre tous les corps sans perdre notablement de son activité. Enfin, je me suis assuré que quelques corps animaux ont une propriété tellement opposée à mon principe, que la seule présence

Sur le Magnétisme animal. 17

lence détruit tous les effets du Magnétisme animal. Cette vertu opposée est également susceptible d'être communiquée, propagée, accumulée, concentrée, transportée, réfléchie par les glaces, propagée par le son, &c. &c. &c.

Lorsqu'un homme portant face raisonnable, avance positivement de tels faits, il faut l'écouter pour profiter de ses lumières ou pour le déclarer fou. C'est à ce dernier parti, mais sans avoir écouté que se déterminèrent les Corps littéraires auxquels s'étoit adressé M. Mesmer. Le seul qui ne témoigna pas son mépris par le silence, ne lui répondit que pour l'affurer en d'autres termes, qu'il ne savoit ce qu'il disoit. Aussi, dès que je fus suffisamment instruit des faits, cette décision me parut au moins précipitée; & je me permis d'avancer qu'autant le Public faisoit ce qu'il devoit, autant les Savans faisoient ce qu'ils ne devoient pas.

Je ne fus pas; au surplus, effarouché de voir M. Mesmer en Pays étranger. Je ne

B

l'en estimai ni plus ni moins. *Nul prophète en son pays*, dit le peuple: *Nulle découverte de génie sans persécution*, disent les Savans. Ou ces axiômes ne signifient rien, ou bien il en faut conclure qu'en supposant la découverte de M. Mesmer vraiment utile, son Auteur a pu s'expatrier & n'en être pas moins respectable. Quant à moi, sans prétendre m'ériger en Juge de ce qui s'étoit passé en Allemagne, je n'ignorois pas que la Médecine gémit à Vienne sous un régime fâcheux. Esclave d'un Despote, sous le nom de Président, elle est asservie aux caprices d'un seul. Pour peu qu'il soit foible, entêté, entiché de systèmes, ou simplement susceptible de préventions, les intrigues y doivent être intolérables.

Je n'avois eu aucune relation avec M. Mesmer avant son séjour en France. Il y étoit même question de lui depuis plusieurs mois, que rien ne nous rapprochoit. Le hasard voulut qu'au nombre de ses malades j'eusse une connoissance dont l'honnêteté ne pouvoit

m'être suspecte. C'étoit un homme d'un âge fait, d'un jugement exquis, & qui joignoit à l'élocution, la plus facile, une précision peu commune. Il avoit d'ailleurs fait une longue & malheureuse expérience de notre insuffisance dans l'art de traiter nombre de maladies, ayant passé par les mains de ce que la France renferme de plus célèbre en Médecine. Je le priai, dès notre première rencontre, de fixer mon opinion sur ce que je devois croire ou rejeter. Il se prêta obligeamment à mes questions, me confirma en grande-partie ce que-j'avois oui dire, & m'apprit des faits si surprenans & si nouveaux pour moi, que j'aurois été tenté de ne rien croire si le témoin eût été récusable.

Quelque tems après je rendis à cette personne une visite de bienfiance. C'étoit le matin : je la trouvai dans son lit. La conversation roula de nouveau sur son traitement. Elle me répéta avec complaisance ce qu'elle m'avoit déjà dit; & j'étois sur le point de la

quitter lorsque M. Mesmer entra. Après les civilités ordinaires, il adressa la parole au malade, & à mon grand étonnement, quoique prévenu, je vis celui-ci subir une crise violente. Ses yeux s'égarèrent, sa poitrine s'éleva, la voix & la respiration lui manquèrent jusqu'à ce qu'une sueur abondante vint le délivrer de ces anxiétés. Je restai muet assez long-tems; mais enfin je crus devoir rompre le silence, & déclarer mon état à M. Mesmer; car je n'ignorois pas qu'il s'étoit plaint de quelques prétendues surprises de ce genre. Il ne témoigna nul embarras; mais ses réponses furent assez froides, ce qui ne me surprit ni ne me déplut dans un étranger; insensiblement la conversation s'anima entre nous, & je reconnus aisément qu'à des connoissances particulières, M. Mesmer joignoit de connoissances en Médecine que j'aurois ambitionnées.

Depuis ce tems-là, M. Mesmer se lia avec quelques personnes de ma société; en sorte que nous nous vîmes fréquemment. Crainte

d'indiscrétion, on laissa passer un assez long intervalle de tems avant de lui demander quelles étoient ses vues pendant son séjour en France. A ses réponses, on jugea qu'il ne connoissoit guère le local qu'il étoit venu chercher, & je dirai, sans détour, que s'il avoit voulu suivre les avis qu'on lui donna, il ne se seroit pas attaché à convaincre les Savans, dans l'espoir qu'ils se prêteroient à persuader le Public; mais il auroit convaincu le Public pour forcer les Savans à l'écouter. Je ne fais s'il ne seroit pas plus aisé de faire couler les quatre grands fleuves de France dans le même lit, que de rassembler les Savans de Paris, pour juger de bonne foi une question hors de leurs principes. C'est ce qu'on tâcha de faire comprendre à M. Mesmer, en lui prédisant qu'il ne réussiroit pas dans ses projets. Mais, las de faire des expériences particulières, qui n'aboutissoient à rien, ennuyé des propos auxquels elles donnoient lieu, révolté du mauvais accueil qu'il recevoit partout, effrayé par le ressouvenir des tracasseries qu'il avoit éprouvées, & sur-

tout soulevé contre l'accusation de charlatanisme qui pénétrait quelquefois jusqu'à lui, il ne vouloit plus travailler, pour ainsi dire, qu'à la face de l'Univers. Il se flattoit de convaincre les Savans par ses discours, d'attirer l'attention du Gouvernement par leurs rapports, & alors de solliciter l'établissement d'une Maïson publique où il donneroit ses secours & découvreroit ses principes à des Médecins. A défaut de succès, il vouloit s'en retourner.

„ Rien de plus honnête, lui répondoit-on,
 „ que ce que vous proposez. Faire une dé-
 „ couverte intéressante pour l'humanité; la
 „ communiquer pour le bien de tous, au
 „ lieu de la tenir secrète pour votre propre
 „ avantage; vouloir qu'elle ne parvienne au
 „ Public que par des voies qui en attestent
 „ l'authenticité; ne la laisser échapper de vos
 „ mains que pour la déposer en celles de
 „ Personnes placées pour en user avec dis-
 „ cernement; ne désirer enfin la récompense
 „ de vos travaux que lorsque leur utilité

„ fera constatée: on vous le répète: rien
„ n'est plus honnête, nous voudrions que
„ tout le monde fût à portée d'en juger
„ comme nous; mais sans préventions; est-il
„ juste de s'y attendre? Votre découverte
„ au premier aspect est-elle faite pour attirer
„ la confiance? Ne convenez-vous pas qu'al-
„ le doit répugner même à l'homme instruit?
„ Le ferez-vous revenir de ses préventions
„ en ne faisant rien pour lui? Affiéger la
„ porte de nos Savans, comme vous y pa-
„ roissez déterminé, n'est nullement de notre
„ goût; & sans *être Prophètes, nous cro-
„ yons pouvoir vous prédire ce qui en arri-
„ vera. Les uns vous rebuteront sans vous
„ écouter; d'autres tâcheront de vous pé-
„ nétrer pour s'approprier le fruit de vos
„ veilles; quelques-uns plus honnêtes se lais-
„ seront peut-être persuader, mais au mo-
„ indre mot qu'ils voudront dire en votre
„ faveur, ils se verront honnir, vous aban-
„ donneront, & vous finirez par être ridi-
„ cule aux yeux de tous, ou du moins aux
„ yeux du plus grand nombre. Alors, que

„ferez-vous ? Vous vous retirerez, préten-
 „dez-vous. Où ? dans votre patrie ? Vous
 „y retrouverez les défagxémens que vous y
 „avez laissés, & de plus, il faudra vous la-
 „ver du mauvais accueil que vous aurez
 „reçu en France. Irez-vous par-tout ail-
 „leurs ? De quelque côté que vous tour-
 „niez vos pas, vous trouverez les mêmes
 „obstacles. Outre l'inconvénient d'y être
 „nouveau venu, vous y ferez peint sous des
 „couleurs défavorables par tout ce qu'il y
 „aura de plumes savantes que l'on consultera ;
 „car, à la honte de Sciences, il faut conve-
 „nir qu'en général ceux qui les cultivent ne
 „sont rien moins que louangeurs sans intérêt.
 „Si vous nous croyez, vous resterez ici. A
 „la vérité, l'on y clabaud, on perfifle. on
 „ridiculise, on médit & même on intrigue,
 „mais le Gouvernement est doux : il hait
 „l'éclat, & la protection du bon y garantit
 „de la persécution du méchant. En un mot,
 „avec de la patience, de l'honnêteté & l'a-
 „veu du Public, on parvient en France à
 „tout ce qui est juste & raisonnable. At-

„tachez-vous donc au Public. S'il est tou-
„jours prêt à bafouer le premier objet qui
„se présente, il n'a jamais honte de revenir
„sur ses pas pour être juste, & si vous avez
„le bonheur de lui être utile, soyez certain
„de sa reconnoissance. Il vous accueillera,
„vous élèvera, vous soutiendra, vous pro-
„tégera envers & contre tous, & peut-être
„qu'un jour tel qui croiroit aujourd'hui s'a-
„baïffer en prononçant votre nom devant
„lui, fera trop heureux de savoir parler de
„vous pour lui être agréable." Telles fu-
rent les observations que les amis de M.
Mesmer lui firent. Mais ils ne purent le
persuader.

J'ai le bonheur de n'être pas de ces gens
qui ne veulent servir qu'à leur mode. Ceux
qui finissent par nuire ou décrier plutôt que
de démordre en rien de leurs idées, ne fe-
ront jamais mes modèles. Je pris donc le
parti de passer par-dessus les considérations
ordinaires, de vaincre quelques répugnan-
ces personnelles & d'entrer dans les vues de

M. Mesmer. Nous allâmes heurter aux portes. Nos premiers essais ne furent pas heureux. Si nous ne fumes pas hués en forme, au moins, eumes-nous l'ample satisfaction de remarquer que nous passions pour visionnaires. Ce que M. Mesmer en voulut tâter à lui tout seul ne fut pas plus satisfaisant. Je m'aperçus à ses récits que sa qualité d'Étranger avoit mis à l'aide. On lui fit même entendre assez crument qu'il cherchoit à rabaisser les connoissances d'autrui pour parvenir à ses fins.

N'y avoit-il pas alors quelque ressemblance entre M. Mesmer & ce bon-homme qui crut faire merveille de frapper un certain soir à la porte de pauvres gens, en leur offrant ses poches pleines d'or ? On le prit pour un voleur. „ Je ne suis rien moins que cela, „ s'écrioit-il : d'ailleurs qu'avez-vous à craindre ? Examinez que vous êtes en nombre, „ sur vos foyers, que je suis seul, & que je „ vous apporte de l'or“. „ Bon, de l'or, lui „ répondit-on, vous êtes un voleur ; & ce n'est „ pas le l'or que vous avez dans vos poches

„Nous favons ce que nous favons, & que
„ce que vous en dites, n'est que pour déro-
„ber nos haillons“. Le bon-homme eut beau
dire: Il fallut se retirer.

On trouvera peut-être l'historiette légère &
la comparaison forte. La question se réduit
à favoir si M. Mesmer apporte de l'or. Qu'on
y regarde.

Je propofai enfin un parti qui tenoit le mi-
lieu entre le fyftême de M. Mesmer & celui
de fes confeils. Je ne puis dire combien il
fallut combattre pour' le lui faire agréer, tant
il craignoit que le témoignage ne fût pas af-
fez éclatant. Je l'invitai à dîner avec douze
de mes confrères. Je rappelai à ceux-ci ce
que je leur avois dit des effets du Magnétif-
me animal; foit en particulier, foit dans nos
affemblées, & je les exhortai à se défaire de
toute prévention pour écouter la lecture d'un
Mémoire manuscrit, que M. Mesmer se dispo-
soit à faire imprimer; ce qu'il a effectué de-
puis *. On y consentit, on écouta, & après

* C'est le Mémoire cité en note à la pre-
mière page de cet Ecrit,

sa lecture, M. Mesmer se retira pour nous laisser délibérer. La question suffisamment débattue, trois de mes confrères & moi, jugeames pouvoir prendre sur nos occupations le tems nécessaire pour suivre divers traitemens.

Je ne nomme point ici mes confrères pour plusieurs raisons; 1°. parce que je me suis fait une loi de ne nommer d'hommes vivants, que M. Mesmer & moi; 2°. les Médecins dont il s'agit ici sont gens d'un mérite reconnu dans leur Art: il est très-aisé de savoir leurs noms & mon silence ne peut leur faire tort; 3°. chacun ayant sa manière de voir & son avis particulier, j'entends leur laisser pleine liberté sur le leur, comme je prétens bien conserver la mienne. Ce n'est pas ici une affaire de complaisance. 4°. Sur les faits que je citerai tout-à-l'heure, je ne pourrois invoquer leur témoignage sans une espèce de duplicité dont je ne suis pas capable, ou sans courir le risque d'être légitimement contredit en beaucoup de détails. La raison en est sim-

ple: mes confrères ne se rendoient que toutes les quinzaines chez M. Mesmer. Moi, je n'ai pas manqué volontairement un jour sans y passer quelques heures. Ce qui m'a procuré l'avantage de suivre la marche de ce nouvel agent de la Nature, de manière à appercevoir bien des choses qui doivent nécessairement échapper à des yeux moins assidus.

Je viens d'indiquer par quels motifs & dans quelles circonstances M. Mesmer s'étoit décidé à faire de nouvelles expériences. Son premier dessein étoit d'entreprendre douze malades, tout au plus. Par condescendance, il n'a pas tardé à en recevoir un treizième, puis un quatorzième, puis un quinzième, &c.; aujourd'hui il en a soixante-dix & plus. Environ six cents places sont promises & des milliers demandées. C'est dans un salon que le moindre Bourgeois de Paris trouveroit trop petit pour sa compagnie, que se fait le traitement. On y voit toutes sortes de maladies, des personnes de tous états, de tout sexe & de tout âge. Quelque confiance que puisse inspirer cette méthode, il

paroît bien difficile que les moyens & son action ne souffrent pas de tant d'incommodité.

J'excéderois mes Lecteurs d'ennui si je ne me bernois pas dans les détails. Je choisis donc une douzaine de traitemens & de maladies variées pour en faire le court historique. Je joins à chaque fait les réflexions qu'il m'a inspirées, en élaguant, autant qu'il est en moi, les termes de l'Art. Je demande également pardon à ceux qui trouveront que c'est trop, & à ceux qui trouveront que c'est trop peu. Mon objet n'est pas de faire des enthousiastes; mon devoir consiste à mettre les gens sensés en état de juger non-seulement par les faits, mais encore par mes réflexions: duffai-je y perdre. Pour donner à ces détails plus de clarté & éviter de fatigantes répétitions, je crois à propos de les faire précéder de quelques idées sur la doctrine & la méthode de M. Mesmer.

Cependant je subordonne ce que je vais dire à deux considérations. En premier lieu, j'expose, mais ne plaide ni n'affirme. En se-

cond lieu, je n'ai nulle mission de M. Mesmer. Il ne m'a pas chargé d'être son organe. Ainsi permis à lui de me défavouer quand il lui plaira sans que cela tire à conséquence.

De même qu'il u'y a qu'une Nature, qu'une vie, qu'une fanté; il n'y a, selon M. Mesmer qu'une maladie, qu'un remède, qu'une guérison.

La Nature subordonnée à l'impulsion qui lui a été donnée par la main créatrice, porte en nous par mille canaux divers l'action de la vie. Le libre cours de cette action dans nos organes constitue la fanté.

Lorsque le cours de cette action est arrêté par des résistances occasionelles, la nature fait effort pour vaincre les obstacles. Ces efforts nous les avons nommés crises.

Lorsque ces efforts parviennent à surmonter les obstacles, les crises sont heureuses; l'ordre primitif est rétabli: nous sommes guéris.

Au contraire, lorsque les efforts sont insuffisants, les crises ont des suites fâcheuses : l'action de la vie manque son effet, & nous demeurons en état de maladie, si nous ne mourons pas.

Si toutes les crises insuffisantes ne mènent pas à la mort prochaine, cela vient de ce que les canaux abandonnés par l'action de la vie ne sont pas également nécessaires à notre existence; mais ils lui sont plus ou moins essentiels.

Des dépôts étrangers à cette existence, obstruent, en s'accumulant, les canaux délaissés, & donnent naissance à autant de monstruosités qui se décèlent par des accidents variés à l'infini.

Les Médecins ont donné à chacun de ces accidens un nom particulier, & les ont définis comme autant de maladies. Les effets sont innombrables : la cause est unique.

Rendre à la Nature son véritable cours, est la seule Médecine qui puisse exister.

Ainf

sur le Magnétisme animal. 33

Ainsi que la Médecine est une, le remède est un; & tous les remèdes usités dans la Médecine ordinaire n'ont jamais obtenu des succès avantageux, qu'en ce que, par des combinaisons heureuses, mais dûes au hasard, ils servoient de conducteurs au Magnétisme animal.

Cette conclusion ne plaira pas universellement. J'ai déjà dit que je ne me chargeois pas de sa cause. Il est cependant utile d'observer que jusques-là M. Mesmer rentre dans les principes de nos plus célèbres Naturalistes, entés sur la morale hipocratique. On verra tout-à-l'heure si les effets du Magnétisme animal sont ou ne sont pas analogues à la doctrine que je viens d'exposer.

Quoi qu'il en soit, ceux qui voudront raisonner sur le Magnétisme animal, ne doivent pas oublier que M. Mesmer n'entend guérir qu'à l'aide des crises, c'est-à-dire, en secondant ou provoquant les efforts de la Nature.

C

De-là il fuit que s'il entreprend la cure d'un fou, * il ne le guérira qu'en lui occasionnant des accès de folie. Les vaporeux auront des accès de vapeurs; les épileptiques, d'épilepsie &c.

Le grand avantage du Magnétisme animal consiste donc à accélérer les crises sans danger. Par exemple, on peut supposer qu'une crise opérée en neuf jours par la Nature, réduite à ses propres forces, sera obtenue en neuf heures, à l'aide du Magnétisme animal.

Il m'a paru qu'on envisageoit assez communément les traitemens par le Magnétisme animal, sous l'aspect de la plaisanterie. On trouve fort doux d'éviter le dégoût des remèdes, de bien dormir, bien boire, bien manger, de rire, causer, se promener, faire de la Musique, &c. Il faut convenir que cette méthode auprès de la nôtre, est bien gaie.

* M. Mesmer est dans l'opinion, & je le crois comme lui, que la plupart des folies ne sont que des crises imparfaites de maladies.

sur le Magnétisme animal. 35

Cependant le Magnétisme animal ne laisse pas d'avoir ses désagrémens. C'est d'abord quelque chose que l'affiduité qu'il exige; mais ce n'est pas tout. Pour l'ordinaire, le soulagement n'y arrive que par le canal de la douleur. Ces douleurs sont quelquefois très-fortes, suivant l'opiniâtreté du mal ou la diversité des organisations. Cependant je ne me suis jamais aperçu qu'elles fussent dangereuses, soit que le Magnétisme animal s'arrête de lui même, soit que M. Mesmer sache le modérer à propos: ce que j'ignore.

J'avertis donc tous ceux qui penseroient à suivre ce traitement, qu'ils doivent s'attendre à des crises plus ou moins douloureuses, à des sueurs longues & abondantes, à des expectorations, à des évacuations par les urines ou les voies ordinaires, quelque fois si considérables, qu'il est presque ridicule de le dire & de le croire: or tout cela n'arrive presque jamais sans douleurs préparatoires.

Il est deux principales compensations à ces désagrémens. La première & la plus sensi

ble consiste dans un prompt retour des facultés naturelles. On est dans un état d'anxiété pendant les heures du traitement; mais on vit dans les intervalles: il semble qu'on en soit plus fort.

La seconde est très-extraordinaire. J'ai observé, & crois ne m'être pas trompé, que le Magnétisme animal donnoit du courage. Le remède attache au remède. J'ai vu peu de malades manquer de constance. Ceux qui ont donné des exemples contraires étoient conduits par des circonstances impérieuses ou gênés par quelques-uns de ces liens factices qui rendent les hommes si déraisonnables sur l'objet important de la santé.

Cet effet m'a d'autant plus surpris, qu'il m'a paru général; mais à coup sûr, je passerois pour enthousiaste, si je n'appellois en témoignage de ce que j'avance une classe de malades, exempte de toutes considérations politiques.

On voit aux traitemens de M. Mesmer, quatre enfans de deux, cinq, onze & douze

ans. Ils sont très-affidus, & ne donnent aucune peine pour les contenir. Le plus jeune est aveugle du moment de sa naissance, s'il n'est pas venu tel au monde. Assis sur une chaise, il se cramponne de ses petites mains à un Conducteur; & là, pendant trois & quatre heures consécutives, il passe gaiement son tems à en appliquer l'extrémité, tantôt sur un œil, tantôt sur l'autre. Cette intéressante créature se flatte, en balbutiant, d'y voir clair par la suite. Hélas! le pauvre enfant ne fait ce que c'est que voir: il est bien à craindre qu'il ne le sache jamais.

Quoiqu'il en arrive, ai-je tort de dire que cette constance n'est pas une chose ordinaire.

M A R A S M E

à la suite de fièvre milliaire.

M***, âgé de dix ans, étoit au Collège à quelques lieues de la Capitale. Il revint à Paris le 14 Août 1779, avec quelques signes de mauvaise santé. Sept jour après son arrivée, il se plaignit de mal d'estomach. Le lendemain, fièvre: successivement agacement

de nerfs, tremblement des mains, des bras, des jambes. Je fus appelé au troisieme jour de la maladie, & ne me trompai pas sur le genre; j'annonçai du onzieme au quatorzieme une éruption qui eut effectivement lieu au tems indiqué: c'étoit une fièvre milliaire.

L'éruption se fit très mal: elle se maintint sur le front, & depuis le menton jusqu'au bas & à l'entour du col. Ce qui parut de boutons sur les bras étoit fort peu de chose. Dès lors toute transpiration fut interceptée; la peau devint terreuse, & le malade exhaloit une odeur de cadavre. Les évacuations qui n'avoient jamais été suffisantes, furent totalement supprimées vers la fin de la maladie. Alors le dégoût fut entier; les foibleffes se succédèrent; le froid gagna successivement les mains, les pieds, les jambes, les cuisses & le ventre: nul moyen de les réchauffer; l'affaifement devint absolu, le marasme exeeffif; enfin le malade tomba dans cette espèce de léthargie, qui sert d'avant-courreur à l'agonie & à la mort. Telle étoit la maladie au quarante-cinquieme jour. Un de mes Confrères &

moi avions inutilement prodigué tous nos soins pour faire prendre à la nature un cours moins funeste.

Dans cet état de désespoir, j'engageai M. Mesmer à venir voir le malade. Nous y arrivâmes vers le midi. Il fut tellement effrayé du froid glacial & du marasme, qu'il me reprocha, en secret, de le rendre l'inutile témoin d'un malheur inévitable. Néanmoins il prit l'enfant par les mains, & quelques minutes après, l'estomach & la poitrine furent couverts d'une moiteur gluante. L'attouchement de la langue procura une chaleur intérieure & agréable. Demi-heure après le malade urina. Vraiment étonné de voir produire dans ce court intervalle au Magnétisme animal des effets que quarante-cinq jours de nos remèdes avoient peut-être éloignés, je pressai M. Mesmer d'achever ce qu'il commençoit aussi-bien. Il s'y refusa; car il voyoit cet enfant hors de tout espoir: il le voyoit mort. Mais si la résistance fut grande, mon obstination fut opiniâtre: je l'emportai; & en

conséquence le malade fut mis dans un bain. Il y resta cinq quarts-d'heure, disant gaïement qu'il se portoit bien. Dans la soiréee, la chaleur revint: la moiteur se répandit dans l'universalité du corps: l'appetit se fit sentir: le malade mangea une écrevisse, du pain, & but de l'eau mêlée de vin de Chamgagne blanc. Dans la nuit, le sommeil fut calme: l'enfant ne se réveilla que pour demander à manger; & enfin une évacuation infecte soulagea la nature affaïffée.

Le reste de cette cure demanda trois ou quatre semaines. J'ai peu vu ce jeune-homme depuis; mais je l'ai vu. Il étoit gras, alerte, & avoit tous les signes d'une bonne fanté.

R É F L E X I O N S .

On demande quelquefois si M. Mesmer fait des cures? Moi, je demanderois volontiers si la Médecine ordinaire en cite beaucoup de cette évidence? Encore puis-je dire que, pour ne pas fatiguer mes Lecteurs, j'élague des détails aggravans, surprenans & intéressans.

La nature, dit-on, fait souvent de ces choses-là. Pas si souvent, répondrai-je. Quand la nature a pendant quarante-cinq jours suivi une marche constamment progressive vers la mort, il est très-rare qu'elle revienne sur ses pas. Mais soit: accordons que cette objection soit valable dans le fait particulier que je viens de citer, & réduisons-nous à demander qu'elle ne serve pas de champ de bataille éternel. En matière importante, il ne faut pas croire légèrement, mais il faut être de bonne-foi.

J'ai quelquefois entendu décider hardiment que M. Mesmer n'avoit aucune découverte, & que s'il faisoit des choses extraordinaires, c'étoit en séduisant l'imagination. J'observe que ce n'est pas ici le cas de l'application. Personne n'étoit prévenu de l'arrivée de M. Mesmer. Le malade ne le connoissoit pas: il n'en avoit jamais entendu parler, & il étoit d'ailleurs trop affaibli pour s'en occuper le moins du monde volontairement.

Mais enfin, si M. Mesmer n'avoit d'autre secret que celui de faire agir l'imagination ef-

ficacement pour la santé: n'en auroit-il pas toujours un bien merveilleux ? Car si la Médecine d'imagination étoit la meilleure, pourquoi ne ferions-nous pas la Médecine d'imagination ?

Pour ne plus revenir sérieusement à ces deux objections, je vais citer un fait qui me paroît les combattre toutes deux suffisamment.

Je fus appelé dans une maison de Paris par un Chirurgien justement estimé. J'y vis le spectacle d'une jeune demoiselle, étendue sur son lit, sans connoissance, & en état de convulsions depuis cinq jours. Les évacuations étoient supprimées, & les mouvemens convulsifs étoient si violens, que les efforts de quatre personnes ne pouvoient s'y opposer. Je remarquai que la malade, couchée sur le dos, n'appuyoit sur son lit que de la tête & des talons.

Le Chirurgien avoit employé toutes les ressources de l'Art: je ne pouvois faire mieux. Alors je me déterminai à requérir M. Mesmer.

Il étoit très-tard, & nous ne pûmes nous joindre qu'à dix heures du soir auprès de la malade. M. Mesmer l'ayant examinée, m'annonça qu'il lui faudroit peut-être trois ou quatre heures pour la faire revenir de cet état; & malheureusement les circonstances ne lui permettoient pas de demeurer ce tems-là auprès d'elle. Il fallut que le sentiment de l'humanité cédât à la nécessité, & remettre l'opération au lendemain. Nous fûmes en quelque sorte consolés de ce fâcheux contre-tems, en ce que nous crûmes reconnoître qu'il n'y avoit pas de danger pour la vie. Cependant M. Mesmer ne se retira qu'après avoir obtenu une évacuation par les urines.

Le lendemain, à neuf heures du matin, moment de l'arrivée de M. Mesmer, l'état étoit le même. Je ne me rendis qu'à dix, chez elle. A onze la malade reprit son entière connoissance: les évacuations se rétablirent, & trois jours après, elle fut en état de se rendre au traitement de M. Mesmer. Je ne parlerai pas de la suite de ce traitement.

Il est cependant un des plus singuliers, des plus apparens & des plus instructifs que j'aye vûs chez M. Mesmer.

L'exemple d'une personne sans connoissance depuis cinq jours laisse peu de prise, ce me semble, aux partisans de l'imagination.

D'un autre côté, si la nature renvoyée au lendemain par la nécessité, a eu la bonté d'attendre l'heure de M. Mesmer, il faut convenir qu'elle est bien complaisante à son égard, & en même-tems bien cruelle pour moi, qu'elle paroît prendre à tâche de faire tomber en erreur.

C A N C E R O C C U L T E.

Mademoiselle ***, âgée d'environ trente-cinq ans, s'apperçut il y a quelques années, d'une tumeur douloureuse dans la partie inférieure du sein gauche. Depuis, elle a employé différens remèdes; le succès n'en a pas été heureux. Il s'est formé plusieurs glandes autour & à la partie supérieure du sein

qui en s'aggrandissant, se rapprochant & s'unissant, l'ont tellement enflé, que la peau y résistoit avec peine. Deux éminences douloureuses & de couleur plombée se sont jointes au premiers maux, & le bout du sein a formé, en s'enfonçant, un cercle noirâtre; siège de douleurs particulières & lancinantes. Enfin le sein droit étoit engorgé de glandes éparfées. Toutes les habitudes salubres du corps étoient perdues: la simple marche occasionnoit à la malade des douleurs très-vives; la voiture lui étoit insoutenable: elle ne se couchoit plus dans son lit: elle s'y tenoit sur son séant; & le plus souvent c'étoit pour se plaindre de ne trouver ni sommeil ni repos.

On ne connoissoit plus d'autre ressource que l'amputation, avec cette circonstance effrayante, qu'un tel secours ne pouvoit être regardé comme efficace, en ce que la masse du sang ou des humeurs étant viciée, il paroissoit impossible de détourner la cause ou de la détruire.

Telle est la maladie que M. Mesmer, entreprit de traiter avec l'espoir du succès. Quand nous examinâmes l'état de la malade, nous en conclûmes que s'il empêchoit le sein de s'ouvrir, il auroit fait une cure merveilleuse. Il s'y engagea cependant, & il a été bien plus loin, puisque la malade est infiniment foulagée. Les glandes vagues ont disparu; la principale est considérablement diminuée; les douleurs sont tolérables; la malade a repris le sommeil; elle marche & va librement en voiture; elle connoit enfin une tranquillité dont elle avoit désespéré pour la vie.

R É F L E X I O N S .

Ceci n'est pas une cure. Ce n'est qu'un traitement. Mais, quel traitement! Qu'il est consolant par ses effets connus & par les espérances qu'il donne! Le tems, la patience & la résignation de la malade, peuvent seuls autoriser une décision plus tranchante.

C A N C E R O C C U L T E

compliqué de goutte seréine.

Mademoiselle***, âgée de vingt ans, a eu la vue basse dès l'âge le plus tendre.

Elle n'appercevoit de l'œil gauche que les objets placés directement vis-à-vis de l'organe.

Au mois d'Octobre 1778, elle sentit tout-à-coup une tension douloureuse autour des yeux, un déchirement dans la tête & sur les paupières un spasme qui l'empêchoit de les lever.

Au mois de Juin 1779, elle observa que l'œil gauche avoit totalement perdu la faculté de voir. L'œil droit étoit tellement affecté, qu'il suffisoit à peine à la conduire: tout travail des mains lui causoit des douleurs très-vives, & elle ne pouvoit se tenir en face du grand jour qu'elle ne risquât de tomber dans des convulsions. Les Médecins consultés attribuèrent ces accidents à la délicatesse du genre nerveux.

Mais il existoit une autre maladie. La Demoiselle * * *, avoit depuis quinze ans des glandes squirreuses au sein. La plus considérable étoit adhérente. En tout, elles étoient

au nombre de vingt-deux. De longs traitemens n'avoient produit aucun bien & la terrible extirpation étoit le seul remède conseillé par les gens de l'Art.

Le Magnétisme animal réussit encore dans cette occasion. En moins de cinq semaines la Demoiselle***, vit parfaitement des deux yeux. Elle distinguoit sans douleur les objets à des distances éloignées; & même l'œil gauche voyoit non-seulement directement, mais encore de côté; avantage dont il n'avoit jamais joui. Les succès ne se font pas démentis depuis. Cependant on observe toujours un reste de pesanteur dans les paupières.

Le moyen employé ne s'arrêta pas là. En même-tems qu'il attaquoit la goutte sercine, il détruisoit vingt-une glandes. Nous espérons que la dernière ne tiendrait pas longtems. Sa forme aplatie & le travail journalier que nous y remarquions étoient des augures très-favorables; nous nous trompions également M. Meßner & moi: dans le fait, la glande étoit

ad-

adhérente. On n'en découvroit que la superficie. Mais lorsque par la fuite du traitement, elle se fut détachée & qu'elle fut devenue roulante, nous nous aperçûmes que le noyau en étoit beaucoup plus considérable & beaucoup plus résistant que nous ne l'avions supposé.

Ce qui doit consoler la malade de la longueur du traitement, c'est que d'ailleurs elle se porte très-bien, & qu'elle éprouve tous les jours de nouveaux soulagemens. Le noyau va sans cesse en diminuant. Elle a même un moyen inmanquable de prédire chaque diminution, qui ne se fait jamais, que la glande ne se gonfle & ne grossisse quelques jours auparavant. Cette marche assurée n'est pas un phénomène peu remarquable.

R É F L E X I O N S.

Ainsi qu'un torrent entraîne aisément les sables amoncelés devant lui & ne détruit que par succession de tems le rocher qui leur servoit de base, de même on voit ici le Magnétisme animal enlever avec facilité les humeurs

D

nouvelles non consolidées, & ne travailler qu'avec lenteur & constance dès qu'il est parvenu au siège invétéré du mal.

Y a-t-il ici une cure? n'y en a-t-il point? M. Mesmer répond assez froidement à cette interrogation, que faire voir des deux yeux une Personne qui ne voyoit pas d'un seul est une cure réelle. Nous, nous lui répliquons que la cause de la goutte seréine étant suivant les apparences la même que celle de cancer : il n'y a qu'une seule maladie, qu'un seul traitement, qu'une seule guérison, & qu'ainsi il faut que tout soit détruit, pour annoncer une cure.

C'est ainsi que Descartes apprit à ses antagonistes à se servir de ses propres armes contre lui.

Quoiqu'il en soit, voilà matière à disserter pour ceux qui en ont le goût.

T A Y E S U R L' O E I L
avec ulcère & hernie. Système des glandes engorgées.

Lorsqu'on présenta la nommée *** à M. Mesmer, je jugeai qu'il refuseroit de la traiter.

En élaguant des détails très-graves , il suffira de dire qu'elle avoit l'œil gauche profondément enfoncé dans l'orbite, & vraisemblablement fondu. L'œil droit au contraire étoit saillant en même proportion, & recouvert d'une taye grise & épaisse, enforte que cette personne étoit absolument aveugle.

Après l'examen, M. Mesmer jugeant que l'œil gauche étoit fondu; dit qu'il ne se chargeoit pas de rétablir des organes détruits; mais qu'il se faisoit fort de remettre les deux yeux à leur place, de rendre la clarté à celui qui étoit recouvert d'une taye, & de procurer de l'embonpoint à la malade. Il a parfaitement tenu parole en quatre ou cinq semaines: elle voit très-bien, & est aussi grasse qu'elle étoit maigre.

Reste la cause qui existe vraisemblablement dans l'engorgement du système des glandes. Elle est vivement attaquée, mais non encore entièrement détruite par le Magnétisme animal. On fait assez que les humeurs scrophuleuses ont été de tout tems le désespoir de la

Médecine. Cet enfant en particulier avoit inutilement effayé les secours de gens renommés dans notre Art.

Il ne faut pas cependant en conclure que M. Mesmer ne réussira pas dans ce traitement. Les progrès en bien sont trop marqués à tous égards pour que l'on ne doive pas les compter pour beaucoup & tout espérer pour les suites.

R É F L E X I O N S.

On peut élever ici la même question que sur le fait précédent. Y a-t-il une cure? n'y en-a-t-il pas? Des yeux font-ils quelque chose ou rien?

OBSTRUCTIONS COMPLIQUÉES.

Madame ***, âgée de trente-six à quarante ans, a toujours été d'une santé délicate, sujette à des migraines fréquentes & à des suppreffions. Elle usa de beaucoup de remèdes dans sa jeunesse. A peine se passoit-il deux mois dans l'année, qu'elle n'eût recours aux saignées, purgations, pillules, &c. Il y'a quinze ans que des humeurs acrimonie-

ses se manifestèrent au dehors. Les médicamens les firent passer dans le sang; mais elles reparurent de tems à autre, jusqu'à la formation de glandes au sein & d'obstructions. La malade a souffert il y a six ans l'extirpation de l'une de ces glandes, Quatre ans après elle a eu une fièvre maligne; ses obstructions ont augmenté, sur-tout celles de la rate: le désordre de l'estomach étoit au comble: tout aliment causoit indigestion. Les médecines ne faisoient plus d'effet: le petit lait étoit la seule nourriture. Dans cet état de douleur, d'épuisement & de maigreur, elle a eu recours à M. Mesmer le 20 Novembre dernier.

Dans son traitement, elle a été sujette jusqu'au 6 Janvier suivant, à des crises très-vives & douloureuses. Elle a demeuré quelquefois six heures sans connoissance. Pendant les crises, la mélancolie étoit profonde; & les larmes abondantes. Au 6 Janvier, les évacuations se font déclarées, & les crises de pleurs se font changées en crises de rire, mais l'estomach avoit repris ses fonctions, les mi-

graines ont cessé, les nerfs se sont tranquilisés, les glandes ont disparu, l'embonpoint est revenu. Enfin les crises n'ont plus eu lieu & la malade a quitté M. Mesmer avec parfaite santé & pénétrée de reconnoissance.

R É F L E X I O N S.

Lisez & jugez: je n'ai rien à ajouter.

Je ne parle pas d'autres cures d'obstructions; mais ce n'est que pour éviter les longueurs. Je pourrais en citer plusieurs de non moins extraordinaires que celle-ci.

C É C I T É

à la suite d'inflammation aux yeux.

Le nommé *** étoit Laquais d'une de mes connoissances particulières. A la suite d'une maladie & des remèdes qu'elle exigea, ses yeux s'enflammèrent & s'atrophierent. Il devint aveugle au point de ne pouvoir se conduire seul.

Son Maître lui étoit attaché & gémissoit de n'avoir pas une fortune suffisante pour assurer la tranquillité de cet honnête garçon.

Les Quinze-Vingts étoient la seule ressource ouverte, mais difficile à obtenir. Dans ces circonstances, je fus prié de faire voir le malade à M. Mesmer. Je lui assignai une heure pour venir m'y trouver. Fidèle au rendez vous, le nommé *** se fit conduire par un Savoyard du Château des Thuilleries au Marais. Je le fis introduire: M. Mesmer toucha ses yeux quelques minutes: l'aveugle devint clairvoyant; & dans la joie de son cœur, il descendit, paya son Savoyard, le renvoya & s'en retourna chez lui sans conducteur.

La réflexion succéda à l'effervescence du contentement, & le lendemain dès le matin, le malade, toujours voyant, mais pleurant, vint me prier de le présenter de nouveau à M. Mesmer, & d'en obtenir un traitement suivi. Je consentis encore à faire ce qui dépendroit de moi.

Sa harangue à M. Mesmer fut simple: „je vois, Monsieur, lui dit-il; & c'est à vous que je le dois. Mais je conçois bien que je ne suis pas guéri. Je viens vous prier de

„m'accorder la grace entière. Je suis pauvre,
 „hors d'état de vous rien offrir, & incapable
 „de vous rendre aucun service. Une bonne
 „œuvre fera votre seule récompense: Néan-
 „moins, je reste ici & j'espère que vous ne
 „me chasserez pas. Le tems que je ne ferai
 „pas auprès de vous, je le passerai dans votre
 „grenier: je trouverai moyen de m'y établir.„

M. Mesmer, très-incommodément logé, n'ayant pas l'honneur d'être propriétaire d'un grenier, il fallut régler cet article différemment. Après quoi le nommé * * * entra en traitement. Il a recouvré la vue en quelques semaines.

Mais j'ai dit que les yeux étoient atrophiés, & couverts de taies grises. M. Mesmer continue ce traitement pour le perfectionner. En attendant le malade reconnoissant seroit bien fâché que son bienfaiteur chargeât un autre que lui des commissions pénibles que l'immensité de Paris rend si communes.

R É F L E X I O N S

Je n'ai jamais entendu l'honnête garçon dont je parle, raisonner sur le Magnétisme animal.

Il se contente de le bénir. Il entre humblement dans le fallon destiné au traitement, se glisse dans un coin; & là, serviable & modeste, il profite avec confiance de soins charitables de M. Mesmer.

JAUNISSE ET PALES COULEURS.

† La jeune Demoiselle *** avoit la Jaunisse depuis deux ans. Les maux de tête, les maux de cœur, les lassitudes dans les jambes lui occasionnoient un tel anéantissement qu'elle pouvoit à peine marcher. Un appétit fantasque, ainsi qu'il est d'usage en ces fortes d'incommodités, la portoit à préférer les alimens nuisibles aux alimens nutritifs. Nubile depuis trois ans, elle n'en avoit les apparences que tous les six mois.

Cette Demoiselle se présenta pendant quinze jours au traitement de M. Mesmer. Le troisième, les maux de tête, d'estomac, les lassitudes & les anéantiffemens disparurent successivement, les bonnes digestions rendirent à l'appétit des goûts salutaires: quelques accès de fièvre annoncés eurent lieu: la di-

arrhée dura cinq jours. Cependant il restoit de la pâleur & le cours périodique de la nature ne s'étoit pas manifesté lorsque la Demoiselle *** alla passer quelques jours dans une campagne près de Paris où elle réside. Elle y assista à un bal où elle mangea, but & dansa à l'égal de ses compagnes. A son départ, M. Mesmer l'avoit prévenue qu'elle ressentiroit sous peu des atteintes de coliques suivies de nouvelles évacuations. Ces pronostics réalisés, la Demoiselle *** est revenue passer six jours au traitement, après quoi elle s'est retirée en parfaite santé.

R É F L E X I O N S.

Il suffit d'aller aux promenades publiques pour s'assurer de l'insuffisance de l'art dans l'espèce de maladie que je viens de citer. Mille témoins décolorés déposent chaque jour contre l'inefficacité de nos soins les plus suivis.

F L U X H É P A T I Q U E.

M.***, âgé de trente-cinq ans, étoit depuis plusieurs années d'une assez mauvaise santé. A tous les renouvellemens de saison, il éprou-

voit des dérangemens d'estomach. Il fut attaqué dans les premiers jours d'Octobre 1779, d'une espèce de dysenterie, appelée flux hépatique. Il alloit à la garde-robe trente à quarante fois dans la journée, tant de nuit que de jour: il y rendoit des mélanges de sang & de glaires.

Il s'adressa à un Médecin estimé: il en fut traité pendant ceux mois & demi sans succès.

Un second lui fit prendre des tisanes: il ne fut pas plus heureux.

Un troisième, après lui avoir déclaré que sa maladie seroit longue, & lui avoit fait prendre quantité de remèdes, le remit au mois de Mai suivant pour être guéri: le mal augmentoit.

Un quatrième le traita pendant un autre mois: nul soulagement.

Le cinquième (M. Mesmer) l'entreprit le 3 Mars 1780. Dès le quatrième jour le malade s'est senti beaucoup mieux. Successivement il a dormi, bû, mangé; les alimens qui lui étoient autrefois les plus contraires, lui

font falubres. Enfin, dans le mois d'Avril il jouiffoit d'une fanté beaucoup meilleure qu'avant fa maladie.

R É F L E X I O N S.

On a prétendu que les effets avantageux opérés par le Magnétifme animal n'étoient que momentanés. Cela peut être. Nous verrons ailleurs quelle réponfe folide on peut faire à cet argument; mais en attendant, on ne peut nier, d'après l'exemple ci-deffus, & bien d'autres, que le Magnétifme animal n'ait opéré des foulagemens là où les remèdes ufités n'avoient fait qu'aggraver les maux.

E P I L E P S I E.

La nommée ***, âgée de feize ans, eft elle épiléptique de naiffance ou dès fon bas âge? Ce fait n'eft pas bien constaté. Elle a été foignée par M. Mefmer avant que je conuffe ce Médecin, & fut obligée de le quitter lorsqu'il prit la réfolution de ne plus traiter perfonne à Paris; mais elle eft revenue chez lui dès qu'il a repris des malades.

sur le Magnétisme animal. 61

Je ne puis donc rendre compte du commencement de la maladie comme témoin; mais je fais par gens dignes de foi, que cette fille tomboit si fréquemment en accident, qu'elle en étoit un objet de compassion.

Le Magnétisme animal lui procura d'abord, m'a-t-on dit, l'avantage de prévoir ses accès; ensuite, ce dont j'ai été témoin, ces accidens ont eu seulement lieu comme crises accélérées par le Magnétisme animal. Ils étoient suspendus dans l'intervalle des traitemens. J'ai vu ces crises très-violentes; mais par suite de tems elles se sont tellement modérées, que la malade n'avoit plus qu'à pencher sa tête sur le dos de sa chaise, y demeurer dans un état de pamoison l'espace de quelques secondes, & revenir à elle tranquillement. Elle en étoit là quand ses parens, qui avoient sans doute besoin de ses secours, l'ont obligée à se retirer.

R É F L E X I O N S.

Il est très-fâcheux que cette expérience n'ait pas été poussée jusqu'à son dernier période:

non pas que je ne croye la malade guérie, mais il existoit encore un reste de crise : & la nature de la maladie est telle, qu'on auroit pu y apporter une attention plus scrupuleuse.

D'ailleurs, toutes réflexions seroient inutiles. Le principe, quel qu'il soit, qui agit aussi efficacement contre l'épilepsie, est certainement très-précieux à l'humanité.

PARALYSIE COMMENCANTE.

L'Hyver'dernier, M.***, tomba subitement paralytique de la moitié du visage. Il parloit de la moitié de la bouche, ne respiroit que par une narine, ne remuoit qu'un œil, étoit borgne; & les rides caractérisées de son front n'étoient visibles que d'un côté. Enfin la moitié de sa figure étoit dans son état ordinaire, l'autre étoit tombante, faute d'élasticité dans les muscles destinés à la soutenir : à son aspect les uns rioient & les autres s'attendrissoient.

Le malade ayant réfléchi quelques jours sur son état, me pria de l'introduire chez M. Mes-

mer dont il avoit beaucoup entendu parler. Je l'y menai, & quatre jours après, la paralysie étoit dissipée. Les amis du malade qui ne l'avoient pas vû dans l'état que j'ai dépeint, ne pouvoient pas croire qu'il eût été incommodé.

R É F L E X I O N S.

Voilà une cure dont j'espère que l'on fera généralement satisfait. Son ostensibilité, sa singularité, son espèce ont permis aux plus ignorants d'en reconnoître le genre & la vérité.

Il n'y a que les partisans de l'imagination qui puissent la disputer au Magnétisme animal.

Cependant cette cure, toute extraordinaire qu'elle est, M. Mesmer en fait peu de cas. „ Vous avez éprouvé, disoit-il au malade, un „ accident très-grave; mais vous ne l'avez „ éprouvé que parce que vous êtes vaporeux, „ & vous n'êtes vaporeux que parce que vous „ êtes rempli d'obstructions“. Il lui conseilla de se faire traiter plus amplement. Le mala-

de sentit la vérité & la nécessité du conseil; mais plus amoureux de son cabinet & de ses livres que de sa santé, il ne s'occupe de cette dernière que lorsque, à son avis, il n'a rien de mieux à faire.

P A R A L Y S I E

avec atrophie de la cuisse & de la jambe.

Mademoiselle ***, âgée de dix à onze ans, eut à la suite de la rougeole ou de la dentition, la jambe, la cuisse & le bras gauche paralysés. On parvint dans le principe à rétablir le bras, mais la jambe & la cuisse ont résisté pendant huit ans aux efforts de l'Art. La malade présentée il y a deux ans aux écoles de Chirurgie y fut jugée incurable.

Lorsqu'elle entra chez M. Mesmer, vers le mois d'Août 1779, le pied, la jambe gauche & la cuisse avoient depuis longtems perdu toute chaleur naturelle: les chairs étoient desséchées & racornies; & même les os étoient plus courts & plus minces que ceux de l'autre côté du corps. Ces parties n'étoient susceptibles d'aucun mouvement spontané, & la

ma-

malade ne marchoit qu'en jettant sa jambe en avant à l'aide d'un mouvement de la hanche.

Aujourd'hui les chairs sont revenues: les os ont grossi: les mouvements sont libres: & ce qu'il y a de très-singulier, le pied gauche autrefois le plus court, est à présent le plus long, soit qu'originaiement la nature l'eût voulu ainsi, & n'ait fait que reprendre ses droits à l'aide du Magnétisme animal, soit par tout autre effet incompréhensible pour moi. Cette jeune fille cahote encore très-désagréablement en marchant; mais elle peut tellement passer pour ingambe en comparaison de ce qu'elle étoit autrefois, que tout en assistant au traitement, elle se plaît à faire dans la maison les commissions des autres malades.

R É F L E X I O N S

M. Mesmer continue ce traitement. Il espère mieux. D'après le passé, on ne peut raisonnablement disputer avec lui sur l'avenir; mais quel que soit l'évènement, il m'est impossible de ne pas ranger les effets obtenus au nombre des cures parfaites. Il n'y a pas de

E

Médecin au monde qui ne se glorifiât d'en avoir fait autant, & qui ne taxât d'injustice celui qui en prendroit occasion de déprécier ses talents.

Pour ne plus parler de paralysie, j'ajouterai que j'en ai vû traiter deux *parfaites* par M. Mesmer. Les deux sujets étoient sexagénaires.

L'un commençoit à ressentir de bons effets ; mais par des arrangements particuliers, il n'a pas suivi son traitement.

L'autre a été plus constant. Ses progrès sont très-vifibles, puisqu'il marche, écrit de sa main paralytique, agit sans secours, & que d'ailleurs il a acquis de l'embonpoint & de la vigueur. Néanmoins, je pense que tout en auroit été mieux si le chagrin le plus vif & le plus légitime n'avoit pas traversé son traitement.

S U R D I T É.

A la suite d'une fièvre maligne, environ à l'âge de dix ans, M.***, Militaire, actuelle-

sur le Magnétisme animal. 67

ment âgé de vingt à vingt-cinq, se trouva sourd de l'une ou des deux oreilles. Car ses camarades prétendoient qu'il auroit une raison de plus qu'eux pour être de sens-froid auprès des batteries, puisqu'il ne les entendoit pas.

Cette expression est outrée. Le Jeune-homme entendoit mal de la meilleure oreille, mais il entendoit. Son traitement n'a pas été long. Il n'a guères duré que trois semaines, sans y comprendre quelques interruptions forcées.

M. Mesmer traite un autre sourd, âgé de trente-un ans, & Marin de profession. Pour celui-ci, il n'y manquoit rien. Il n'entendoit pas à l'aide d'un porte-voix. Il avoit perdu l'ouïe à la suite de fièvres gagnées au fonds de l'Asie, & les misères maritimes ayant considérablement augmenté le mal, il avoit à son arrivée en France, été déclaré incurable par le Médecin auquel il s'adressa. Cependant, il entend aujourd'hui distinctement ce qui se dit auprès de lui.

R É F L E X I O N S.

Le premier de ces traitements peut-il être donné pour une cure parfaite ? si le mal n'étoit que local, la chose est probable ; mais si la maladie avoit une source & une existence plus générale, il est très-poffible, vû fon ancienneté & la brièveté du traitement, que cette cure refsemble à la plûpart des nôtres.

J'ai eu plufieurs fois occasion de revoir ce Militaire. Il m'a paru entendre parfaitement ce qu'il écoutoit ; mais, foit refte de furdité, foit distraction habituelle acquife par quinze ans d'indifférence fur ce qui fe difoit autour de lui, on eft quelquefois obligé de le faire appercevoir qu'on lui parle. Ces circonftances ne me permettent pas une opinion décidée. C'eft à l'ex-malade à s'examiner foigneufement, & s'il lui refte des doutes, il me paroîtroit imprudent en matière auffi intéreffante de refter à moitié chemin.

Quant au fecond traitement, on ne le donne pas pour une cure.

RHUMATISME DANS LA TÊTE.

M.***, est âgé de trente-fix à quarante ans. il a été subitement attaqué d'un Rhumatisme, dont le siège étoit fixé dans un des côtés de la tête.

La violence de ses douleurs étoit extrême. Le lit les augmentoit au point que suivant l'expression du malade, sa tête ressembloit alors à une enclume sur laquelle on frappoit à coups de marteaux redoublés. Privé de repos & de sommeil son état lui paroissoit d'autant plus désespérant qu'il n'avoit jamais été malade. Il étoit, disoit-il, peu accoutumé aux souffrances.

Il avoit connu autrefois M. Mesmer, à Vienne, & pris pour lui un fonds d'estime dégagé de tout intérêt personnel. La violence du mal ne lui permit peut-être pas de songer à ce Médecin dans les premiers jours; mais enfin, il alla le trouver, renoua connoissance & lui peignit son état. M. Mesmer le toucha avec attention & lui occasionna une transpiration remarquable sur-tout pour le malade, qui ac-

coutumé par état à des exercices journaliers & violents, a perdu toute habitude de sueur.

En rentrant chez lui, les douleurs étoient augmentées; mais fixées auparavant dans une partie de la tête, elles en occupoient alors toute la capacité. Il pria sa femme & ses enfants de l'entourer, dans la disposition où il étoit de passer la nuit sur son fauteuil. Cependant, le sommeil le gagnant, il se mit au lit, y dormit bien & longtems. A son réveil, il fut agréablement surpris de se trouver délivré de tous ses maux.

Il est revenu au traitement pendant trois ou quatre jours, moins par nécessité que par précaution. Il y a environ deux mois que ce fait s'est passé, il n'est rien arrivé depuis qui doive en affoiblir le merveilleux. La personne en question jouit d'une très-bonne santé, & comme à son ordinaire d'une tête grandement organisée,

CONTRE-COUP A LA TETE.

M.***, âgé de plus de soixante ans, fit une chute dangereuse. La tête porta, & le

contre-coup ébranla toute la machine. Les remèdes usités, auxquels on eut promptement recours, furent insuffisans: la tête resta embarrassée; les yeux se gonflèrent. Le sommeil & l'appétit manquèrent: les douleurs étoient fréquentes, le mal-aise général; & l'ensemble de l'économie animale visiblement affaîlé. Enfin le malade fit usage de la *Poudre capitale*, remède connu par de très-bons effets,

Il n'en avoit encore retiré aucun soulagement, lorsqu'il fut entraîné comme malgré lui chez M. Mesmer. C'étoit, je crois, trois semaines après l'accident. M. Mesmer le jugea grave, mais susceptible de guérison. Il promit d'en faire remonter la douleur du bas de la tête au sommet, & de procurer par le nez l'écoulement du dépôt vraisemblablement formé: de plus, il annonça que le front se pèleroit.

Le ton de M. Mesmer étoit simple, mais assuré. Moi, qui avois de forts indices qu'il ne s'avançoit point trop, je ne trouvai pas son langage extraordinaire: mais le malade

parut en tirer un mauvais augure. Sans doute, il pensoit déjà qu'on l'avoit engagé dans une fausse démarche, lorsqu'une humeur âcre, qu'il sentit couler de ses narines, à la suite des soins de M. Mesmer, l'avertit qu'il étoit tems de se moucher; action peu remarquable dans le cours ordinaire de la vie, mais très importante pour le malade, qui depuis les premiers jours de son accident avoit perdu cette faculté.

Trop sage pour donner dans une incrédulité outrée, il se détermina à suivre un traitement. En cinq ou six jours les pronostics de M. Mesmer se réalisèrent jusqu'à l'évacuation par le nez inclusivement.

En réfléchissant sur ces effets extraordinaires, il pouvoit rester au malade des doutes légitimes sur leur cause. Les devoit-il au Magnétisme animal? Les circonstances rendoient cette façon de penser probable. Les devoit-il à un effet tardif de la *Poudre capitale*? Cela pouvoit être.

Le doute fut bientôt levé. Le malade fut obligé de s'absenter plusieurs jours. Les premiers accidens reparurent; & cette fois-ci la *Poudre capitale* ne fut pas employée. Le malade alla aussitôt retrouver M. Mesmer, qui lui reprocha obligeamment une trop longue absence dans un moment précieux. Le traitement fut repris, suivi avec constance, & en moins d'un mois, les Prophéties Mesmériennes furent accomplies: il n'y eut rien à désirer, pas même le front à peler.

R É F L E X I O N S.

Cette cure & la précédente ne sont extraordinaires que par l'agent qui les a produites. Nous en obtenons assez fréquemment de pareilles: à cela près, que nos moyens sont un peu plus fatigans que ceux de M. Mesmer.

En général ce Médecin n'attache pas une grande importance à ses succès, dans tous les maux dont le siège est purement local & accidentel; il se trouve trop à son aise. Il lui faut, comme dit Molière, des tempéra-

mens bien délabrés, des masses de sang bien viciées, &c.

J'ai réfléchi quelquefois que si M. Mesmer avoit été un homme avide d'argent, il auroit précisément suivi une route contraire à la sienne. L'homme, paroît plus sensible aux petits services qu'aux grands, par la raison sans doute que la reconnoissance en est moins onéreuse. Si M. Mesmer étoit parti de ce principe, il auroit guéri tout Paris de maux de tête, de douleurs vagues, de petits accidens. En peu de tems sa réputation auroit été faite, ses coffres se feroient remplir; & à ces avantages, il auroit joint celui d'embarrasser excessivement les gens qui se feroient permis de l'accuser de charlatanerie, en leur disant; „Faites-en autant“. Mais ce n'est pas-là son genre. Pour satisfaire son cœur & son génie, il faut lui présenter des mourans à soulager, des proies à arracher au tombeau.

Je m'apperçois que j'ai passé les bornes que je m'étois prescrites. Ce n'est pas que je n'aye élagué les détails autant que je l'ai pu; mais

je ne m'étois proposé que l'historique de douze traitemens, & j'en ai entremêlé un nombre plus grand. Je ne puis cependant m'empêcher d'en citer encore deux : le mien & celui de M. Mesmer lui-même.

TRAITEMENT DE L'AUTEUR.

Depuis dix ans j'ai été sujet à une douleur d'estomach; provenant d'une obstruction au petit lobe du foie. Elle m'incommodoit fréquemment, & en tout tems je me tenois en garde contre tout ce qui pouvoit froisser ou heurter cette partie. Certains jours j'étois obligé de lâcher les boutons de ma veste pour respirer à mon aise & sans douleur. Aujourd'hui je frappe sur mon estomach sans inconvénient.

J'avois en outre un embarras dans la tête & un froid continuel à la tempe droite, qui me gênoit beaucoup les jours de travail ou de fatigue.

Depuis long-temps ces deux incommodités me servoient à constater les expériences de M. Mesmer. Il avoit même eu plusieurs fois la complaisance de jouer de *l'Harmonica* ou

du Piano-forté en leur faveur; non pas fans que je fusse obligé chaque fois de lui demander grace sur la musique.

Je lui dis un jour assez sérieusement que je me ferois traiter si j'en avois le tems. „Bon!
 „me répondit-il, ne venez-vous pas ici tous
 „les jours? Vous êtes prudent: mettez-vous
 „au traitement, vous y demeurerez chaque
 „fois le tems que vous voudrez ou que vous
 „pourrez. Si vous n'obtenez pas guérison
 „entière, vous en prendrez moitié, un quart, un
 „huitième: ce sera autant de gagné“. Je suivis
 son conseil; & dans le fait, j'ai eu comme
 les autres, mes crises, mes évacuations, mes
 douleurs au foie, mes tourmens de tête; mon
 front s'est pelé, & je me suis trouvé foulagé.
 Dire en combien de tems j'ai obtenu ces ef-
 fets, je ne le saurois. Mon traitement a été
 trop morcelé, pour m'être assujetti à un cal-
 cul quelconque.

R É F L E X I O N S.

Mon traitement mérite si peu d'attention dans l'histoire du Magnétisme animal, que je

n'en aurois point parlé, s'il ne donnoit l'assurance que j'écris d'après des épreuves personnelles.

Il ne doit pas être rangé au nombre des cures. M. Mesmer m'a prouvé que je ne pouvois être radicalement guéri, & ses raisons m'ont paru valables.

TRAITEMENT DE M. MESMER.

M. Mesmer éprouva, il y a quelques mois, un mal-aïse général. Cet état ayant duré plusieurs jours, il jugea à propos de s'examiner avec soin. Il se trouva, dit-il, rempli d'obstructions. C'étoit bien le cas d'appliquer le proverbe: *Médecin guéris-toi toi-même*. Il n'y manqua pas. Sans doute il se traita en ami; car dans l'espace d'un mois il eut quatre ou cinq cents évacuations. Quelque vigoureux qu'il soit, il me parut en être fatigué. Aussi, disoit-il après cela, qu'il l'avoit échappé belle, & qu'il s'étoit avisé à tems. Je l'ai vu recourir depuis au Magnétisme animal, mais il en a été quitte pour deux ou trois jours de traitement.

R É F L E X I O N S.

Le Magnétisme animal fort continuellement des mains, des yeux, des pieds & par tous les pores de M. Mesmer, & cependant il ne lui occasionne point de sensations apparentes.

Ce Médecin a-t-il besoin d'être éprouvé ? il ne fait probablement que changer la direction du Magnétisme, & cet agent opère les révolutions non exagérées dont je viens de parler.

Si l'on porte à ce contraste la réflexion nécessaire, je ne doute pas qu'on ne le regarde comme une des choses les plus extraordinaires que j'aie avancées jusqu'ici.

Ce contraste n'est pas le seul. Il est assez singulier que celui qui entreprend avec sécurité les maladies les plus tenaces, les plus difficiles, les plus incurables ; qui n'agit que par un agent commun, & vraisemblablement répandu dans un atmosphère commun, il est singulier, dis-je, qu'il soit malade à son tour. Cependant on en est moins étonné quand on songe à la vie que mène M. Mesmer. Quelle

vie! Il seroit difficile d'en concevoir une plus agitée. Dès les six heures du matin jusqu'à la nuit, sa maison est prise d'assaut: c'est le théâtre du spectacle le plus bizarre. L'un rit, l'autre pleure: celui-ci bâille, & celui-là crie. Les vapeurs, les convulsions, le délire & les défaillances viennent orner la scène ensemble ou tour à tour. Il ne doit jamais se promettre d'avoir un fauteuil de libre. Sa porte si souvent défendue, est toujours ouverte par des sollicitations innombrables. On lui écrit de tous les coins de Paris; on l'assomme de questions inutiles, de confidences douloureuses; on le tiraille de tous côtés. Jamais à lui, toujours aux autres; & tout cela pour être berné par le public! Il faut qu'il ait une tête de feu & un corps de fer.

Quelque chose qu'on en dise, il y a quelque mérite à mener un train de vie aussi rude lorsque pour s'en dispenser, il n'en coûteroit qu'un retranchement de complaisance ou d'humanité.

Je n'ai vû M. Mesmer traiter que deux maladies aiguës. En voici le détail.

Dans le moment où Paris a été défolé de humes, l'hiver dernier, un des malades de M. Mesmer qui a la poitrine très-délicate, & à qui nous sommes très-attachés, eut le malheur de gagner une fluxion de poitrine. Il se trouva fort incommodé un Jeudi au soir, & fit avertir M. Mesmer, qui ne voulut rien entreprendre jusqu'au lendemain. Alors la maladie étant caractérisée, il le fit saigner * deux fois dans la journée & lui ordonna de boire de la limonade. Ce régime me parut si extraordinaire que je témoignai naturellement mes allarmes à M. Mesmer. Il me répondit avec la sécurité qui rassure quand on peut être rassuré. Le lendemain matin, il fut question d'une nouvelle saignée. Il doutoit quelle fût nécessaire; & moi, je la croyois très-dangereuse. Néanmoins après une mûre réflexion, il passa outre. La saignée eut lieu & pour

* M. Mesmer admet la saignée & les vomitifs, non comme remèdes, mais comme propres à dégager les premières vois quand elles sont trop engorgées. Je lui ai vu faire usage de la première, & non des seconds.

récon-

réconforter le malade, on lui donna de nouvelle limonade. J'étois inquiet: toujours de la limonade? me disois-je.

Le soir, M. Mesmer traita le malade trois quarts d'heures de suite & se coucha auprès de lui sur un lit de repos. Environ une heure après il lui demanda: — Eh bien, mon ami, comment cela va-t-il? — Je suis à la rage: il me découle des perles d'eau du front.— C'est bien, il faut boire de la limonade, & le malade but de la limonade. Par le traitement du Samedi on peut juger de celui du Dimanche. Le Lundi matin la famille qui demeure à quelque distance de Paris, avertie du danger, arriva dans une extrême inquiétude. Le malade alla au-devant d'elle en l'assurant qu'il étoit guéri. En effet, on peut dire qu'il n'y eut pas de convalescence.

Voici la seconde maladie. On va croire entendre *Martine*, dans le *Médecin malgré lui*.
Un enfant tomba du haut du clocher en bas, se cassa la tête & les bras: il le frotta d'un

F

onguent qu'il fait faire, & l'enfant courut jouer à la fossette.

La Demoiselle ***, âgée de vingt-un ans & résidente en Province, eut à Paris une fièvre maligne. Je fus appelé. Les symptômes étoient des plus fâcheux. Le dixième jour, le délire augmenta jusqu'au vingt-troisième. M. Mesmer vint la voir alors. Il lui donna ses soins, & au bout d'une demi-heure, elle revint à elle, me demandant ce qu'on lui avoit fait. Je me trompai au ton, & croyant devoir la rassurer, je lui dis qu'on n'avoit pas voulu lui faire de mal. „ Ce n'est pas cela „ que je dis, reprit-elle, en glissant sa main du „ haut de la poitrine jusqu'au bas de l'esto- „ mach; au contraire, j'ai senti qu'on prenoit „ mon mal avec la main & qu'on l'éloignoit „ de moi“.

Je demande à tout Lecteur impartial ce qu'il auroit pensé, fait, & dit à ma place. Pour moi, je ne trouvais rien de plus conséquent, que de demander à M. Mesmer ce qu'il falloit faire après son départ. Par son con-

feil, je donnai de la limonade, de la crème de tartre, & autres acides légers. Je n'eus pas lieu de m'en repentir. La Demoiselle***, conserva son entière connoissance: les évacuations s'établirent, & se maintinrent très-régulièrement: à la convalescence la plus courte succéda l'entière guérison: huit ou dix jours après l'usage du Magnétisme animal, la malade étoit en parfaite santé & en état de partir pour le lieu de sa résidence: ce qu'elle fit à cette époque.

R E F L E X I O N S.

Un Médecin objectoit en ma présence à M. Mesmer qu'il pouvoit bien avoir tort d'attribuer au Magnétisme animal, les effets que ressentent les malades, puisqu'il employoit des remèdes connus en conseillant la crème de tartre.

Je ne fais si l'objection déplut à M. Mesmer en elle-même ou par le ton; mais il répondit avec quelque vivacité. „Cela est vrai: Mon-
„sieur: je leur ordonne aussi des poulardes
„& de la salade. A présent que vous avez

„mon secret, à vous permis d'en user. Je
„ne doute pas que vous ne fassiez des mer-
„veilles“.

En voilà assez pour ceux qui voudront bien croire que je ne cherche pas à leur en imposer. Plus je parlerois aux autres, plus je leur deviendrois suspect.

J'exigerois cependant que des deux côtés on fît attention, qu'en général, mes exemples font pris dans ces maladies graves qui de tout tems ont bravé les efforts de la Médecine connue. Personne n'ignore que lorsque nous étions assez heureux pour les guérir, c'étoit pour l'ordinaire, aux dépens de la constitution la plus robuste. Quelle différence aujourd'hui ! le Magnétisme animal, entre les mains de M. Mesmer, ne paroît autre chose que la nature même, recueillant ses forces pour surmonter les obstacles qu'elle rencontre. D'abord, elle agit avec vigueur ; mais par un effet bien opposé à tout que nous connoissons, c'est en fortifiant, & non en affoiblissant, qu'elle s'ouvre un passage, Plus libre

alors, elle devient plus douce: ses efforts, moins contrariés, font moins violents, & il semble qu'elle prenne à tâche d'achever avec patience ce qu'elle a entrepris avec courage. Du moins, tel est le jugement que des observations répétées m'ont fait porter sur la marche de ce phénomène singulier. J'ai beau parcourir le vaste recueil de nos connoissances en tout genre, je n'y trouve pas de spectacle plus attachant que celui dont les traitements par le Magnétisme animal m'ont fait jouir. L'admiration y marche à côté de la surprise; mais c'est une admiration douce, affectueuse, compatissante, & qui par la vive peinture du bonheur & du soulagement inattendu de l'humanité ne laisse reposer l'imagination que sur des idées flatteuses & consolantes.

Il est tems de peser une objection très-importante. J'ai annoncé * que je ne l'omettrois point; mais c'est à M. Mesmer à y répondre lui même: Je ne puis faire mieux que

* Voyez ci dessus les réflexions sur le *flux hépatique*.

de répéter ici ce que je lui ai entendu dire plusieurs fois.

On lui demande si l'on peut compter sur la solidité de ses cures: voici ses réponses.

„Deux classes de citoyens, dit il, peuvent me faire cette question: le Public Médecin, & le Public non Médecin“.

„Aux Médecins, je réponds: ou je guéris radicalement, ou vous ne guérifiez jamais ainsi; car le Magnétisme animal n'agit que par crises, expectorations, évacuations, transpirations & moyens analogues. Or si vous ôtiez cela de la Médecine, vous savez bien qu'il n'y auroit pas de Médecine“.

„Quant au Public non Médecin, continue M. Mesmer; cette réponse ne lui suffit pas. Il ne doit connoître que l'expérience. Aussi, ne demandé-je autre chose, sinon qu'on me mette à l'épreuve; & pour qu'il puisse bien être assuré qu'on ne le trompe pas, je tiens excessivement à ce que le Gouvernement protège, examine, & fasse examiner la suite

„de mes opérations, de manière que ni moi
„ni les autres ne puissions abuser de la con-
„fiance publique“.

Il paroîtroit difficile de tenir un langage plus péremptoire.

Quoiqu'il en soit, il est aujourd'hui démontré pour ceux qui ont fixé leur attention sur cet objet, 1°. que la découverte du Magnétisme animal n'est rien moins qu'une chimère. 2°. Qu'il existe dans la nature un agent inconnu jusqu'à ce jour. 3°. Que cet agent est curatif.

Le premier point se prouve par les faits. Leur singularité n'en détruit pas l'évidence.

Les deux autres peuvent donner matière à de nombreuses réflexions, plus ou moins importantes, plus ou moins curieuses, plus ou moins abstraites, plus au moins susceptibles d'affirmation & de négation. J'en vais proposer quelques-unes; mais comme je ne suis pas dans le secret de M. Mesmer, j'avertis qu'on peut y retrancher, augmenter, inter-

préter & condamner à sa volonté. J'exhorte ceux qui ne croiront pas s'abaisser par un examen réfléchi, à lire les vingt-neuf propositions qui servent de précis au Mémoire de M. Mesmer. La onzième & suivantes, jusqu'à la vingtième inclusivement, sont tellement affirmatives, qu'on ne peut se refuser à quelque croyance, à moins d'accuser de folie leur Auteur. Or certainement, M. Mesmer n'est pas fou.

Ce Médecin, dirai-je, est-il entièrement récusable dans ses prétentions, lorsqu'il annonce que son système nous fournira de nouveaux éclaircissémens sur la nature du feu & de la lumière, ainsi que dans la théorie de l'attraction, du flux & du reflux, de l'Aimant & de l'Electricité? L'étendue que nos connoissances ont acquise depuis la découverte de ces deux derniers agens de la Nature, n'est-elle pas faite pour donner le plus grand espoir sur celui qui se manifeste après eux?

Quelques personnes qui n'en savent pas plus que moi, ont voulu prouver à M. Mesmer

qu'il n'agissoit qu'au moyen de l'Aimant ou de l'Electricité. Celui-ci le leur a nié positivement; & en réponse on l'a accusé de Charlatanisme. Voilà qui va bien entre ces Messieurs; mais nous, à qui devons-nous nous en rapporter de préférence jusqu'à ce que nous puissions voir par nous-mêmes? A celui qui fait son affaire, ou bien à ceux qui n'y entendent rien? Au fonds que nous importe pour le présent l'instrument dont on se fert. Les effets en sont-ils moins nouveaux, moins surprenans, moins utiles? Ceci m'a bien l'air d'une chicane d'Auteur qui voudroit tout s'approprier par un mouvement trop ordinaire d'intérêt & de jalousie. Quel malheur, en effet, que cette découverte soit de M. Mesmer. Elle vaudroit bien mieux si elle étoit de tout autre.

M. Mesmer dit quelquefois que son agent est si commun & si près de nous, que lorsqu'il aura fait part de sa découverte, on sera surpris de son extrême simplicité. S'il en est ainsi, tant mieux.

Il présume au surplus qu'en des tems très-anciens, son systême doit avoir été mis en usage & réduit en théorie. Il prétend qu'il en reste des vestiges non douteux dans les mœurs, coutumes & superstition des peuples : à la bonne-heure.

Mais si M. Mesmer doit naturellement s'attendre à quelque déférence sur les objets précédens, peut-il en exiger une pareille, lorsqu'il insinue que sa découverte est le fruit d'un systême sur l'influence mutuelle des corps célestes, de la terre & des corps animés ? Avant de nous prêter à la renaissance de ces opinions surannées, ne pouvons-nous pas raisonnablement soupçonner que la découverte a conduit au systême, & non le systême à la découverte ?

M. Mesmer a-t-il la certitude entière, ou seulement des indications vraisemblables qu'il existe dans la nature un fluide répandu & continué de manière à ne souffrir aucun vuide, dont la subtilité ne permet aucune comparaison, & qui de sa nature est susceptible

de recevoir, propager & communiquer toutes les impressions du mouvement? Si jamais M. Mesmer parvient à prouver tout cela, que de dissertations, que de volumes dont il fera le père!

Avons-nous des poles intérieurs? Notre organisation est-elle sujette à un flux & reflux, ainsi que le prétend ce Médecin? Ces deux questions suffisamment indiquées par des faits nouveaux, pour être rédigées en hypothèse vraisemblable, seroient du genre le plus curieux. Que seroit-ce donc si elles étoient susceptibles de démonstration? N'est-il pas à présumer qu'elles deviendroient de la plus haute importance dans l'objet de notre conservation? Quelques hasardées que paroissent ces idées au premier abord, il ne seroit peut-être pas moins indiscret de les rejeter d'odieuxment avant l'examen, que de les adopter légèrement avant la preuve. L'intermittence remarquable de notre nature est sans doute assujettie à des loix générales, ainsi que les autres phénomènes de la Physique. Ce

n'est pas sans cause que le réveil & le sommeil se succèdent alternativement ; ce n'est pas sans cause que nos appétits & nos besoins sont suivis de dégoûts & de répugnances ; ce n'est pas sans cause que les fièvres quartes, tierces & doubles-tierces se manifestent par accès réguliers ; ce n'est pas sans cause que les maladies aiguës ne marchent que par redoublemens, & que les maladies chroniques ont des retours périodiques qui n'échappent pas à l'œil observateur & souffrant, &c. &c. Peut-être ferions-nous plus avancés dans la recherche de ces causes, si nous nous étions bien persuadés que les forces motrices de notre existence sont une dépendance & non une exception des forces motrices de l'univers.

Ce qui suit est plus positif. M. Mesmer avance qu'avec la connoissance du Magnétisme animal, le Médecin jugera sagement l'origine, la nature & les progrès des maladies, même les plus compliquées. Il en appercevra l'accroissement & parviendra à leur guérison sans jamais exposer le malade à des effets dan-

gereux ou des suites fâcheuses, quel que soit l'âge, le tempérament & le sexe. Plus on pèse ces assertions, plus elles paroissent illusoires. Cependant les faits ne les contredisent pas; ils vont même, peut-on dire, à l'appui. J'ai vu bien des malades traités par le Magnétisme animal: aucun n'y a perdu: tous y ont gagné plus ou moins. Lorsque le siège du mal étoit local & caché, les effets étoient en grande partie locaux & cachés; lorsque le siège du mal étoit local & visible à l'œil, l'effet étoit local & visible à l'œil. Je ne puis mieux comparer le Magnétisme animal qu'à un furet qui s'introduit dans un terrier pour y fucer sa proie, la surprend endormie ou la chasse devant lui.

De nombreux exemples m'ont fait poser en thèse que ce principe étoit curatif; mais je ne vais pas jusqu'à affirmer ce que j'ignore. J'ignore jusqu'à quel point le Magnétisme animal est curatif; j'ignore à quel point il cesse d'être utile; s'il peut être aidé par d'autres secours; en quelles circonstances (s'il en est de telles)

il peut être nuisible. A ces divers égards & à beaucoup d'autres, je n'ai pas assez de renseignemens par-devers moi; & je doute que M. Mesmer lui-même puisse „dire: Il, va jusques-là & il s'arrête là“. Douze ans de travaux, & même la vie d'un homme, de quelque génie qu'il soit doué, ne me paroissent pas suffire aux expériences dont cette précieuse découverte de notre âge est susceptible.

Aussi tous mes vœux se tournent-ils vers sa plus grande publicité possible, afin que chacun suivant ses forces, puisse concourir au but salutaire qui paroît nous être offert.

Je vois avec satisfaction que M. Mesmer ne demande qu'à communiquer sa méthode.

Je respecte, sans la juger, la ferme résolution où il paroît être de ne la donner en première instance qu'à des Médecins, *comme dépositaires de la confiance publique sur ce qui touche de plus près à la conservation & au bonheur des hommes.*

C'est au Public, comme le plus intéressé au succès, à péser l'honnêteté de la propo-

tion, & à juger si, le bienfait constaté, la reconnaissance doit être éclatante.

Mais ne faudroit-il pas se hâter ? Si le Magnétisme animal est ce qu'il paroît, chaque jour ne multiplie-t-il pas les crimes de négligence envers l'humanité ? Que de malheureux, au moment où je parle, souffrent & périssent en implorant en vain des secours que nos foibles mains ne peuvent leur donner ! Serons-nous sourds à leurs gémissemens ? C'est sur quoi je laisse réfléchir toute âme sensible.

A présent que j'ai établi de mon mieux & avec vérité les motifs de ma persuasion, me fera-t-il permis d'examiner quelle a été & quelle a dû être ma conduite subséquente ? Ai-je eu tort, ai-je eu raison d'avouer hautement & sans détour mon opinion sur le Magnétisme animal ? Dans mes principes, ce n'est pas-là matière à question. La véritable honnêteté ne doit pas rougir de marcher en compagnie de la vérité.

Cependant, des personnes tout aussi honnêtes que moi, tout aussi sensées que je puis

l'être, ont prétendu que cette façon de penser étant susceptible d'exception, j'avois choqué les loix de la prudence, en ce que je m'étois trop avancé. Ceci mérite réflexion. On ne doit pas se contenter d'aimer le vrai & de se prescrire une marche ferme & assurée, il faut encore se préserver de l'enthousiasme & de l'entêtement. Voyons donc si j'ai été trop loin.

Je conviens que tout homme qui se respecte, évite, autant qu'il est en lui, de se donner en spectacle au public; que la circonspection est une des premières vertus du Médecin; qu'il doit haïr l'éclat, & qu'il est très-dangereux pour lui de donner des suspensions sur la solidité de son jugement. Je ne dirai pas pour m'excuser, que *tant de prudence entraîne trop de soin*: au contraire, je dirai que s'il m'eût été possible de faire autrement, j'aurois tout employé pour ne pas m'exposer en vue. On peut me taxer d'inconfidération; mais je ne suis pas tellement privé de jugement, que je n'aye prévu ce qui devoit arriver.

ver. Aujourd'hui je suis bien éloigné de croire que tout soit fini: l'insensibilité n'est pas mon partage, & je ne me diffimule pas le désagrément de ma position.

J'ai vivement redouté le Public jusqu'à présent: je ne le redoute plus. Je me crois digne de son estime. Plus le danger s'est approché, plus mes réflexions m'ont convaincu que le Public n'étoit redoutable que pour ceux qui ont des raisons de rougir à leurs propres yeux. Sans doute, il renferme un grand nombre d'esprits légers; mais à la longue les gens sensés recueillent les suffrages, & dictent les loix. Je me flatte qu'un jour ils rendront justice à mon zèle.

Ou le Magnétisme animal est une chose utile, ou bien il ne l'est pas. Dans cette dernière supposition, qu'en arriveroit-il? Il tomberoit de lui-même: j'en serois pour mes soins infructueux; mais je n'aurois fait tort qu'à moi, en sacrifiant mon tems. Au contraire, si le Magnétisme animal est une découverte intéressante, ainsi que je le crois, il

G

doit prévaloir tôt ou tard; & alors le Public ne pourra refuser de reconnoître que j'aurai travaillé pour son bonheur: alors je recueillerois les fruits d'une estime que je mériterois, même si je m'étois trompé dans mes recherches. Me suis-je trompé? C'est la question intéressante.

A toute rigueur, cela se peut. Je puis avoir toujours mal vu; mais mon opinion ne peut être taxée d'imprudence, puisqu'elle est le résultat d'un vaste ensemble de faits. J'en ai plus de trois cents à citer. Tous ne sont pas également concluants; mais ce qui est très-remarquable, ils ont tous une même tendance vers le même but. En outre, j'ai mon expérience personnelle, & l'on ne peut raisonnablement en exiger davantage.

Si le Public vouloit suivre la méthode que je propose, il feroit bientôt en état de juger par lui-même, & il ne dépendroit plus de gens qui peuvent avoir d'autres intérêts que les siens.

sur le Magnétisme animal. 99

A la vérité tout Paris ne peut pas se rendre chez M. Mesmer pour y suivre des traitemens; mais les expériences sur le Magnétisme animal sont assez multipliées aujourd'hui pour que chacun puisse recueillir un nombre suffisant d'observations certaines, discuter les faits, saisir les résultats, & porter un jugement fondé.

Je dis un jugement fondé; car je suis d'avis qu'on ne doit s'en rapporter à personne: pas à moi plus qu'à d'autres: pas même aux malades de M. Mesmer. En effet, pourquoi auroit-on plus de confiance aux lumières des autres qu'aux siennes propres? N'a-t-on donc une raison que pour l'affervir à celle d'autrui?

Voulez-vous, dirai-je à mes Lecteurs, n'être pas le jouet d'opinions particulières & intéressées? En voici le moyen. Interrogez les malades de M. Mesmer, non sur ce qu'ils pensent, mais sur ce qu'ils sentent. Faites-leur trois questions principales. Qu'éprouviez-vous avant de connoître M. Mesmer? Qu'a-

vez-vous éprouvé entre ses mains ? Qu'éprouvez-vous depuis que vous en êtes fortis ? Je vous assure que si vous daignez prêter l'oreille attentive de la sincérité à leurs réponses ; & sur-tout si, contre l'usage commun, vous leur laissez le tems de les faire, je vous assure, dis-je, que vous acquerrez bientôt, & à peu de frais, les matériaux nécessaires pour fonder votre opinion sur une base solide. Alors, si vous donnez dans l'erreur, du moins aurez-vous fait ce qui étoit en vous pour l'éviter.

Si, contre mon avis, on aime mieux s'en rapporter aux discours de la plupart des malades de M. Mesmer, je crois pouvoir prédire ce qui en arrivera. En premier lieu, on se méfiera de celui qui parlera avec l'ardeur d'une vive reconnoissance, parce qu'on le soupçonnera d'enthousiasme. En second lieu, le malade qui aura l'usage du monde, craindra de choquer trop ouvertement ses préventions, il ne dira de la vérité que ce qu'il croira pouvoir être recueilli comme vérité ; & lorsqu'il fera

le plus persuadé, il s'exprimera avec une froideur affectée que nos mœurs rendent trop souvent nécessaire. D'ailleurs, fatigué de propos légers, il craindra le ridicule; & excessivement ennuié des répétitions auxquelles on l'assujettira, il finira par couper court à toutes conversations de cette nature. Je crois que l'on éviteroit une partie de ces inconvénients en se contentant d'un narré simple & exact. J'ai vû peu de malades s'y refuser envers les personnes qui montroient une sage curiosité.

Revenons à ce qui me concerne plus particulièrement. On m'a objecté qu'en confiant mes malades à M. Mesmer, je sacrifiois la vie des hommes à mes opinions; mais je supplie de croire que les premiers malades que M. Mesmer ait acceptés de ma main, étoient dans un état désespéré. J'augure que quelques-uns ne seroient plus aujourd'hui; & cependant, grâces, mille-fois grâces à M. Mesmer, ils vivent. Quel mot pour moi! Ils vivent!

Depuis ces premiers succès, plusieurs de mes malades, de leur propre mouvement, ou

par mon impulsion, ont désiré savoir ma façon de penser sur ce Médecin. Je la leur ai dite sans fard, sans affectations; j'ai conseillé ou encouragé la confiance, suivant l'occasion ou la nécessité.

Après ce que je viens de dire, comment pourroit-on me reprocher l'usage du Magnétisme animal plutôt que celui de tous autres remèdes. Je suis dans la ferme persuasion que j'étois aussi fondé à ordonner l'un que les autres. Appuyons cette assertion d'exemples à la portée de tout le monde.

On fait que la manne & la rhubarbe purgent; mais ni mes Confrères ni moi ne savons par quel mécanisme elles purgent. Le fait & l'expérience sont nos seuls guides. Il en est de même du Magnétisme animal: j'ignore comment il agit, mais je fais qu'il agit.

On ne s'avise pas de blâmer les Médecins pour user du mercure. Cependant le mercure engendre peut-être plus de maux qu'il n'en détruit. Deplus, il a eu le tort de n'être géné-

ralement adopté qu'à la faveur de quelques bien mêlés d'accidents innombrables. En ceci l'avantage est tout entier du côté du Magnétisme animal. Jusqu'à présent il a procuré de grands soulagemens, & n'a, que je sache, été nuisible à personne.

La Médecine met en usage les poisons les plus terribles, & même nôtre siècle se glorifie de plusieurs découvertes en ce genre. Je veux bien croire à la grande efficacité de ces décompositions ; mais quels n'ont pas dû être les dangers des premiers essais ? Il est avéré qu'on n'a pas couru les mêmes risques avec le Magnétisme animal.

On estime le zèle des Médecins qui se livrent aux expériences électriques dans l'objet de notre guérison, quoique rien ne soit ni plus équivoque ni plus rare que les soulagemens obtenus au moyen de l'électricité. Au contraire rien ne devient plus commun & plus certain que les soulagemens obtenus par le Magnétisme animal. Il ne me paroît pas conséquent d'exalter l'un & de déprimer l'au-

tre. C'est néanmoins ce que l'on exigeroit de moi; car si, par exemple, j'avois suivi les expériences de l'électricité avec la modestie convenable & l'honnêteté que j'ose dire m'appartenir, j'aurois sans doute recueilli nombre d'approbations qui m'ont été refusées.

On peut me dire que l'authenticité des remèdes usités sert d'excuse à ceux qui les emploient, & que je me suis privé de cette ressource. Mais cette raison est-elle bien valable? L'authenticité prétendue des remèdes usités n'est-elle pas la source d'une routine trop ordinaire? n'est-elle pas la fauve garde de l'ignorance? & quoiqu'il en soit, ne reste-t-il pas toujours pour certain que les remèdes connus aujourd'hui ont été inconnus autrefois; conséquemment nouveaux tour-à-tour? D'ailleurs je pourrois nier l'authenticité de la plupart des remèdes non désapprouvés, & nommément de l'électricité dont on ne connoit que quelques effets & nullement les causes.

Je ne ferai pas à l'intelligence & à la droiture de mes Lecteurs le tort de m'appesantir plus long-tems sur ces considérations. J'espère qu'ils voudront bien conclure avec moi qu'après avoir porté aux expériences sur le Magnétisme animal toute l'attention dont je suis capable, j'aurois mérité les plus vifs reproches si j'avois agi contre ma conviction. Non-seulement, j'ai pu, mais j'ai dû conseiller le Magnétisme animal; & il ne me reste plus enfin qu'à faire mes remerciements publics à M. Mesmer de sa complaisance, & surtout de la satisfaction que plusieurs de ses succès m'ont procurée.

Je dois de pareils remerciements aux personnes qui ont bien voulu suspendre leur jugement sur mon compte, & croire, en consultant leur propre cœur, que toute prudence & toute honnêteté ne m'étoient pas étrangères.

Mais tout le monde n'est pas aussi équitable. La classe d'hommes qui est toujours extrême dans ses expressions, n'est pas la moins

nombreuse. On m'a donc accusé d'aimer les nouveautés : on m'a taxé de crédulité, de faire l'important, de vouloir me donner du relief à tout prix : on m'a traité de visionnaire. Les uns ont prétendu que j'étois du secret de M. Mesmer, & que je partageois avec lui : d'autres m'ont insinué que je n'avois pas de meilleur moyen pour me ruiner infailliblement, que de lui confier mes malades. Enfin, l'on n'a pas craint de me faire observer que je trahissois les intérêts des Médecins.

Reprenant sans ordre ces avertissemens contradictoires, je répondrai à ce dernier, en avouant que si l'on découvroit aujourd'hui le secret de se passer de Médecin, personne ne porteroit demain plus gaiement que moi son flambeau aux funérailles de toutes les Facultés du monde. Mais ce propos léger accorde à M. Mesmer plus qu'il ne demande. Les sages précautions avec lesquelles il désire publier sa découverte, indiquent assez, qu'à son avis, elle doit être maniée avec discernement ; ce qui suffit pour nécessiter l'existence des Médecins.

Sur le Magnétisme animal. 107

J'aime les nouveautés. Ce n'est pas un mal d'aimer les nouveautés utiles & même les nouveautés agréables. Il est heureux que des esprits solides veuillent bien donner leurs soins à la recherche des premières; & loin de les blâmer, il faudroit les remercier. Ceci rentre donc dans la question de savoir si le Magnétisme animal est ou n'est pas un bien.

Je risque de perdre tous mes malades. Il est vrai que si je les donne tous à M. Mesmer, & qu'il les guérisse tous, il ne m'en restera plus. Le calcul est clair. J'espère que c'est la première fois que le Public s'est donné la peine de faire ce calcul pour un Médecin. Je l'avoue, j'en suis flatté. Mais puisqu'il s'agit d'expliquer ma manière de calculer, n'ai-je pas l'avantage d'échanger des malades pour des amis? Est-il un homme, en pareil cas, qui puisse payer mes services désintéressés par le refus de son estime? D'ailleurs, à moins que M. Mesmer ne soit l'homme aux cent mille bras & aux cinquante mille têtes, ses soins ne peuvent s'étendre à tous. Il restera

encore dans Paris assez de malades pour moi; & il n'est pas à présumer que le Public me retire sa confiance précisément, parce que j'aurai été le premier à la mériter.

Je veux me donner du relief à tout prix. Si je ne désespère pas, ainsi que je viens de l'insinuer, que le Public pleinement instruit, me fera gré de ma bonne-foi, dussai-je m'être trompé à quelques égards; c'est parce que ni lui ni moi n'ignorons qu'il faut quelque courage pour mépriser de rumeurs qui tendent à avilir dans son opinion.

Néanmoins ma confiance dans le Public, & mon honnêteté n'est pas aveuglement. Je n'ai pas été jusqu'à me diffimuler que si cette affaire tournoit mal, je ne pourrois éviter ma part du ridicule que l'on verseroit inmanquablement sur elle. Il suit delà, ce me semble, que je n'ai pu compter sur quelque relief qu'en raison de celui que je procurerois à une vérité importante, & je ne vois pas comment on pourroit blâmer cette espèce d'ambition. Si tout le monde ne cherchoit le relief qu'à ce

prix, il est de présomption raisonnable que les réputations usurpées feroient moins communes.

Je partage avec M. Mesmer. J'aurois peine à répondre sérieusement sur cet article. Il me paroît révoltant ; & s'il ne m'avoit pas été formellement objecté à plusieurs reprises, je me garderois bien de l'inventer. Voici tout ce que je puis dire à ce sujet.

Il y a plus de deux ans que M. Mesmer est en France. Il doit lui en avoir énormément coûté du sien. Comme il ne m'a pas présenté la carte de ses dépenses, je ne me suis pas cru en droit de lui demander celle de ses bénéfices. Compensation faite, je doute que j'eusse gagné au marché.

Je suis dans le secret de ce Médecin. Non, je n'y suis pas, & ne me suis point occupé d'y être avant les autres. Dire que mon esprit ne se soit pas très-souvent exercé sur la manière dont il opère, ce seroit prétendre l'impossible : mais je n'ai fait ni démarches,

ni questions tendantes à le pénétrer malgré lui. De telles vues m'auroient paru des bassesses. Je me suis donc contenté d'examiner avec toute l'attention dont je suis capable les faits dont il me rendoit témoin, & de lui rendre justice; bien différent, puis-je dire, en cela, de quelques personnes qui affectent de dédaigner sa découverte en Public, & qui dans le secret de leur laboratoire, se ruinent en charbon, & s'épuisent à souffler des fourneaux pour parvenir à la connoître.

Cette conduite ne surprendroit pas dans des particuliers sans mérite. On fait assez qu'il est peu de découvertes utiles dont on n'ait voulu ravir la gloire à leurs véritables Auteurs; mais au moins, on craignoit autrefois d'être pris sur le fait. Aujourd'hui, l'on ne daigne seulement pas cacher sa marche: on va tête levée: on tire vanité d'un acte de dés-honneur; & je ne serois pas étonné de voir accueillir sous peu des Mémoires sur le Magnétisme animal par des gens devant qui l'éloge de M. Mesmer seroit un ridicule.

Evitons, autant qu'il est en nous, les applications personnelles. Je n'écris ni un libelle, ni une satire. Que le Particulier fasse donc ce qu'il lui plaira: il a ses concitoyens pour juges.

Mais cette question „les Corps littéraires „ont-ils rempli le but de leur institution en ce „qui concerne le Magnétisme animal?“ Cette question me paroît du ressort de tout Ecrivain impartial. Elle est trop générale pour blesser personne: elle est trop importante en elle-même & par ses accessoires, pour qu'on ne me pardonne pas d'y répondre.

Lorsque la Nation s'est décidée à foudoyer des Corps savans: lorsqu'elle a fait des fonds considérables pour procurer des revenus à leurs Membres: lorsqu'elle a assuré leur tranquillité: lorsque pour récompense de leurs travaux, elle leur a accordé un rang distingué dans l'ordre civil; elle s'attendoit sans doute à en être éclairée dans toutes les circonstances.

Ainsi la cruelle maxime, „tout pour foi, rien pour les autres“ ne peut appartenir à des Corps spécialement établis pour donner aux connoissances acquises la plus grande extension dont elles sont susceptibles, pour encourager les découvertes utiles, pour les revêtir de la fonction nécessaire à la confiance, en accueillir & rechercher les Auteurs; enfin pour ne laisser rien perdre de ce qui peut véritablement intéresser la Nation ou l'humanité.

Ce seroit sans doute mal remplir ces devoirs que de regarder avec indifférence un événement important au bonheur des Peuples. Ce seroit mal remplir ces devoirs que de rebuter, négliger ou mépriser l'Auteur honnête d'une découverte avantageuse. Ce seroit mal remplir ces devoirs que de ne pas employer tous les moyens permis pour ramener à de meilleurs principes cet Auteur qui par caprice se refuseroit à des moyens décens de conciliation. Ce seroit enfin mal remplir ces devoirs que d'exciter, autoriser, ou tolérer des jalousies nuisibles au plus prompt bonheur de l'humanité.

sur le Magnétisme animal. 113

manité. Le bonheur de l'humanité! ô Corps littéraires! voilà votre devoir. N'examinez pas si mes principes sont rigoureux: examinez s'il font vrais.

Il s'agit ici d'une découverte que l'on dit des plus importantes. Sur qui la Nation doit-elle avoir naturellement les yeux fixés pour affeoir son jugement? Sur les Corps littéraires. Ceux-ci qu'ont-ils fait pour lui donner satisfaction? Rien.

Ce n'est pas leur faute, répond-on: ils n'ont pas été interpellés. Que cette réponse est froide! qu'elle paroîtra dure si l'on reconnoît un jour qu'il est aujourd'hui question du soulagement de l'humanité entière!

Ils n'ont pas été interpellés! qu'est donc la voix du Public? Ne demande-t-il pas de tous côtés si le Magnétisme animal est ou n'est pas ce qu'on lui promet? Est-il pardonnable que les personnes chargées de répondre ne disent mot? Peuvent-elles excuser leur silence?

H

Cependant passons condamnation sur ces faits : rejettons-en la faute sur M. Mesmer : admettons que non-seulement il ait fui l'œil des Corps savans, mais encore qu'il ait refusé leur assistance : allons jusqu'à convenir qu'il leur a manqué : c'est un grand mot en France.

Que fait tout cela ? M. Mesmer pourroit avoir des singularités, ignorer les usages, avoir son système de conduite, tout ce que l'on voudra, il n'en seroit pas moins vrai qu'il annonce la découverte du Magnétisme animal, comme très-utile à l'humanité.

Il n'en seroit pas moins important de savoir à quoi s'en tenir sur cet objet : plus la découverte seroit jugée précieuse, plus il seroit essentiel de la retirer de mains dangereuses ou opiniâtres. Ce seroit le cas de faire un pont-d'or à l'Auteur. Tout au moins, faudroit-il savoir quelles sont ses prétentions.

Rien de tout cela : on se contente de dire froidement que M. Mesmer est nécessairement un Charlatan, puisqu'il fuit les regards éclai-

rés, & qu'il n'est pas de la dignité des Corps de se compromettre.

Malheur à la dignité qui fait commettre des fautes essentielles. Mais est-il bien vrai que cette délicatesse soit sincère? Demandons-le au Public.

Il a vu les Savans se porter en foule sur les Boulevards pour y être témoins de merveilles incompréhensibles au premier aspect, mais simples dans leur principe. Ils n'ont pas dédaigné d'en faire leur profit: plusieurs en ont tiré parti pour se faire connoître. A la vérité, on n'a pas cru de la dignité des Sciences de faire rejallir l'honneur du premier travail sur son Auteur; mais, il faut l'avouer, ce n'est pas là le plus beau de l'affaire; car enfin il vaudroit encore mieux convenir qu'on s'est instruit avec un Charlatan, que d'être soupçonné de l'avoir expolié.

Le tort de M. Mesmer ne seroit-il vas de n'avoir point voulu être traité avec cette lé-

gèreté? Accoutumé à un autre ordre de choses, sentant très-bien ce qu'il valoit, s'étant bien convaincu par des épreuves que l'usurpation des veilles d'autrui étoit un article ineffaçable du Code des Savans, il a coupé court aux menées de ce genre par l'impression d'un Mémoire assez étendu pour laisser entrevoir tous les avantages de ses principes, & en même-tems assez circonspect pour ne donner la clef de rien. Ainsi, quoiqu'il en arrive par la suite, quand même on feroit mieux, la découverte est à lui, irrévocablement à lui.

Je ne me donne ni pour son Avocat, ni pour son Juge; mais après avoir admis des suppositions qui lui sont défavantageuses, il ne feroit pas décent de taire en entier ses défenses.

Il fuit si peu, dit-il, les regards des Savans, qu'il s'est adressé successivement à la Faculté de Médecine de Vienne, aux principales Académies de l'Europe, à une Académie très-célèbre en particulier, & enfin à une Société de Médecins. Il a été, ajoute-t-il, rebuté de

la première, dédaigné des secondes, personnellement insulté dans la troisième; & la quatrième lui a manqué de parole. Il n'avoit consenti à se rapprocher de cette dernière que sous la condition expresse qu'on auroit égard à des délicatesses personnelles. On le lui promit; mais quand il a exigé l'accomplissement de la promesse, il prétend qu'on s'est retiré.

Rebuté par les Corps & fatigué de leurs prétentions, il s'est retourné vers les Savans en particulier, dans l'espoir qu'ils se rendroient à des effets sensibles. Ce n'est pas sa faute si la plupart les ont niés, parce qu'on ne vouloit pas les admettre dans le secret des causes.

Depuis quinze mois, un Membre de la Faculté de Médecine de Paris suit régulièrement ses opérations. Ce Membre de la Faculté, c'est moi. Si je ne suis pas un Savant, M. Mesmer pouvoit me présumer tel, puisque j'appartiens à un Corps composé de Savans,

Pendant six mois il a soumis les résultats de ses expériences au jugement de trois de mes Confreres, Membres comme moi de la Faculté de Médecine de Paris. Peut-on, sans injustice, refuser à ceux-ci la qualité de Savans très-compétens ?

Enfin, M. Mesmer fuit si peu les regards éclairés, qu'il travaille à la face du Public; & quelque imbécille qu'on suppose ce Public, il n'en est pas moins vrai de dire qu'il renferme les Savans dans son sein.

De quoi s'agit-il donc ? que veut-on de plus ? On voudroit que M. Mesmer demandât des Commissaires; ceux-ci suivroient ses opérations, feroient leur rapport & on délivreroit un certificat. C'est sans doute en ce papier, (dit M. Mesmer) que gît la dignité des Sciences.

Je déclare qu'à la place de M. Mesmer, j'aurois consenti à obtenir le certificat; mais d'un autre côté, à la place des Corps Litté-

raires, je ne tiendrois pas autant à le donner. Il est naturel qu'un Etranger, l'œil tourné vers sa Patrie, craigne les longueurs; & il répugne aux idées communes que des gens qui peuvent être persuadés en une heure & par eux-mêmes ne veuillent l'être qu'en trois ou six mois & sur le rapport d'autrui.

A quoi me serviroit *ce certificat ou papier*, dit toujours M. Mesmer? J'en ai déjà tant que je ne consulte ni ne montre jamais! ne suis-je pas moi-même un certificat mille fois plus authentique que tous les papiers ou parchemins du monde?

Quand on veut expliquer l'utilité d'un certificat dans nos usages, il faut bien lui dire que c'est ainsi que nous en agissons avec les Gens à *secrets*: cette dénomination, il la rejette entièrement.

„Le Magnétisme animal, dit-il, n'est pas „ce que vous appelez un *secret*: c'est une „science qui a ses principes, ses conséquen-

„ces & sa doctrine. Le tout est ignoré
„jusqu'à présent : j'en conviens ; mais c'est
„précisément par cette raison, qu'il seroit
„absurde de vouloir me donner des juges
„qui ne comprendroient rien à ce qu'ils
„prétendroient juger. Ce sont des élèves
„& non des juges qu'il me faut. Aussi,
„mon objet est-il d'obtenir d'un Gouverne-
„ment quelconque une Maison publique,
„pour y traiter des malades, & où il soit
„aisé de constater, à l'abri des discussions
„ultérieures, les effets salutaires du Magné-
„tisme animal. Après quoi, je me charge
„d'instruire un nombre fixe de Médecins,
„laissant à la sagesse du même Gouverne-
„ment la plus ou moins grande & la plus
„ou moins prompte publicité de cette dé-
„couverte. Si mes propositions sont rejet-
„tées en France, je ne la quitterai pas sans
„douleur. Mais enfin je le ferai. Si elles
„sont rejetées par-tout, j'espère ne pas man-
„quer d'asyle. Enveloppé de mon honné-
„teté à l'abri de tout reproche intérieur ; je
„rassemblerai autour de moi une foible por-

„tion de cette humanité à qui j'aurai tant
„désiré d'être plus généralement utile; &
„alors il fera tems de ne consulter que moi
„sur ce que j'aurai à faire“.

„Si j'en agissois autrement, conclut M.
„Mesmer, il en arriveroit que le Magnetif-
„me animal feroit traité comme une mode.
„Chacun voudroit briller & y trouver plus
„ou moins qu'il n'y a. On en abuseroit,
„& son utilité deviendroit un problème dont
„la solution n'auroit peut-être lieu qu'après
„des siècles. On en peut juger par ce qui
„s'est passé au sujet de l'inoculation. Si
„elle avoit été donnée au Public avec plus
„de réserve, il est à croire qu'on trouve-
„roit moins de cœurs paternels tremblans,
„à la seule idée d'épargner à leurs enfans
„des dangers à-peu-près inévitables“.

Voilà l'état de la question. Chacun peut
la juger à sa manière, & dire s'il est à dé-
siner que la France soit ou ne soit pas le
berceau du Magnétisme animal.

Je suis un visionnaire. La longue conversation que je viens d'avoir avec le Public, me confirmera peut-être ce titre dans l'esprit de bien des gens. Cela ne m'empêchera pas de dire que ces mots, *c'est une tête chaude, c'est un homme à système, c'est un fou, c'est un visionnaire*, tranchent en France trop de questions sérieuses. Il est mille occasions où l'on feroit très-bien d'asseoir ses jugemens sur des raisonnemens plus solides. Quoiqu'il en soit, voyons ce que je puis y répondre pour ma part.

Aux Personnes qui s'obstinent à décider sans examen, quelque mérite & quelque confiance qu'elles puissent avoir d'ailleurs, je leur dirai que je ne suis pas entier dans mon sentiment, mais que pour leur plaire, il m'est impossible de porter l'abnégation de moi-même au point de croire que ce que je regarde de tous mes yeux, je le vois moins bien que ceux qui n'y regardent pas du tout.

Quant à ceux qui ayant l'intime conviction d'une vérité existante s'efforcent d'en distraire eux & les autres & ne savent trouver de soulagement que dans les expressions injurieuses, je ne puis prendre sur moi de les blâmer; à peine ai-je la force de les plaindre,

Je suis crédule. L'ensemble de ce Mémoire répondra pour moi. Je ne puis que répéter ici ce que j'ai déjà dit: je crois ce que je vois: je dis ce que j'ai vu; & pour trancher net sur toutes les questions de cette espèce, voici ma profession de foi,

J'ai embrassé l'état de Médecin dans le désir d'être utile à l'humanité, sous ce point de vue, je n'en connois pas de plus noble, de plus intéressant & de plus fait pour mériter l'estime de mes Concitoyens: mes intérêts particuliers ont été & seront toujours subordonnés à ce premier point de vue. D'après cette façon de penser, j'ai dû me conduire comme je l'ai fait. Cette con-

viction intérieure auroit suffi à ma tranquillité si je ne croyois encore plus utile à l'humanité de donner au Public mes Observations sur le Magnétisme animal. Ces Observations imprimées feront à la fois un hommage à la vérité, un motif pour engager les ames honnêtes à seconder mes soins, une réponse pour ceux qui me blâment, une ressource pour ceux qui m'approuvent.

Je n'ai jamais été le témoin d'aucun miracle; mais si cela m'étoit arrivé, je suis l'homme qui en conviendrait sans détour. L'incrédulité ou la légèreté s'épuiferoient inutilement en plaisanteries & en sarcasmes; inutilement on me couvriroit de ridicules; je croirois avoir répondu à tout, en disant: je l'ai vu.

